

# JOURNAL DES DEMOISELLES

---

## MONTCALM & DUPLEIX

---

Lorsqu'aujourd'hui, le voyageur français descend ou remonte sur un bateau à vapeur les larges eaux du fleuve Saint-Laurent, et qu'il voit se dérouler devant lui les majestueuses forêts du Canada, qu'il voit Montréal surgir du sein des flots, et mirer dans les eaux ses maisons et ses clochers; qu'il voit Québec, assise à l'endroit où ce fleuve, le plus vaste amas d'eau douce qu'il y ait au monde, devient large et profond comme la mer; qu'il contemple ces terres fertiles, ces bois admirables, dont les rameaux se reflètent dans le cristal des lacs azurés, ces villes, ces villages nombreux, le Français doit éprouver un regret patriotique: ce beau pays appartient à la France, il fut découvert par un marin normand, Jacques Cartier; il fut nommé au lieu de *Canada*, nom que lui avaient donné les marins espagnols, la *Nouvelle France*, il fut peuplé, civilisé par des Français, la religion y fleurit, tous les arts de l'Europe s'y développèrent; des bras français l'ont défendu et fécondé, à chaque pas on y rencontre des noms français, tout est plein des souvenirs de la mère-patrie; la nonchalance de Louis XV, le mauvais vouloir et l'impéritie de ses ministres, perdirent cette magnifique colonie, qui occupait presque les deux tiers du continent américain, puisqu'elle comprenait le Canada, le Labrador, la Louisiane. Elle était menacée par les Sauvages et par les Anglais: la valeur française résistait aux ruses des anciens maîtres de ces bois et de ces rivages, et la bonté française captivait même ces natures défilantes et barbares.

Les Anglais s'étaient vus repoussés bien des fois, par le chevalier d'Yberville et le comte de Frontenac qui répondaient aux sommations de l'ennemi par la bouche de leurs canons; la guerre de la succession d'Espagne, si malheureuse pour Louis XIV, ravit à la France une partie de sa précieuse conquête: l'Acadie fut cédée à l'Angleterre, qui se montra cruelle pour les habitants, uniquement parce qu'ils chérissaient et regrettaient la France.

L'Angleterre, qui ne possédait alors dans le nord de l'Amérique que des rochers stériles, des terrains incultes, situés entre les terres polaires et l'Océan, regardait avec envie ces fertiles possessions de l'Est qui appartenaient à la France; la rivalité de religion, de race, les rivalités de commerce activèrent ce sentiment jaloux et suscitèrent, en 1758, une nouvelle guerre: la vallée de l'Ohio fut envahie, une colonne de soldats français impitoyablement massacrée, et au sein de l'indolente cour de Louis XV, ces événements eurent un long retentissement.

Il fallait pourvoir au commandement des forces canadiennes; le comte d'Argenson, ministre de la guerre, appela à ce poste un homme peu connu encore, mais apprécié de ceux qui l'approchaient de près et qui trouvaient en lui une vertu fière, un ardent patriotisme et une intelligence rapide et brillante. Louis, marquis de Montcalm, était né en 1712, au château de Candiac, près de Nîmes, d'une ancienne noblesse qui savait comment on sert la France, en répandant



son sang pour elle; il était arrière-neveu de Dieudonné de Gozon, chevalier de Rhodes, celui qui soutint une espèce de duel contre un serpent, un monstre duquel il délivra les Rhodiens épouvantés; Gozon mourut Grand-Maitre de l'Ordre. Louis de Montcalm avait reçu une éducation forte et brillante, et à quatorze ans, quittant l'école pour l'armée, il fit sa première campagne sous le vieux maréchal de Berwick; il vit mourir sous un boulet son chef d'armée; pendant la guerre de la succession d'Autriche, guerre injuste, intentée à Marie-Thérèse par la Prusse et par la France, il figura sur presque tous les champs de bataille de l'Allemagne. Il fut blessé de cinq coups de sabre à la funeste bataille de Plaisance (1746) et son régiment (*Auxerrois-Infanterie*) se vit anéanti. Entre deux campagnes, il se maria, et il connut au moins, avant que d'aller mourir seul et vaincu, dans les déserts américains, les joies d'une union heureuse et d'une heureuse paternité.

Montcalm s'embarqua sur la *Licorne*, en 1756, et après bien des aventures de mer, après avoir échappé aux Anglais, aux banquises, à une longue tempête, il arriva sain et sauf à Québec. L'armée dont il venait prendre le commandement ne comptait que 6.000 hommes, et le pays qu'il venait défendre était environné d'ennemis. Le champ de bataille était immense, c'étaient des forêts vierges, des lacs glacés, des solitudes sans chemins tracés; il avait pour alliées quelques tribus sauvages, dont l'amitié et l'alliance n'offraient malheureusement pas une entière sécurité.

Montcalm ne se découragea point: il attaqua résolument les Anglais, sur le point de la frontière qui semblait le plus exposé à leurs invasions, et il mena le siège de la ville et du fort de Chouagen avec une promptitude inouïe: les assiégés se rendirent: « les hurlements des sauvages, écrivait Montcalm à sa mère, les firent promptement se décider... Je leur ai pris cinq drapeaux, cent vingt-et-une bouches à feu, trois caisses militaires d'argent, un amas de provisions pour 3.000 hommes, durant un an. »

A la place où il avait vaincu, Montcalm fit élever une haute croix, avec cette inscription: *Manibus date lilia plenis*. Il pria sa femme de faire célébrer une messe d'actions de grâce dans sa chapelle de Candiac, et il finissait sa lettre par ces mots vifs et touchants.

« Que ma mère et vous m'aimiez et que je vous rejoigne tous l'année prochaine! J'embrasse mes filles; on ne peut vous aimer plus tendrement, ma très chère. »

On le voit, les débuts de Montcalm étaient heureux; il sut, dès le commencement, s'attacher les tribus indigènes: jamais visage pâle n'inspira tant d'affection aux Peaux-Rouges; il trouvait en eux de belliqueux alliés et des éclaireurs incomparables, et pourtant ces amis fidèles, ces

hommes qui croyaient en lui devinrent le sujet d'un des grands chagrins de sa vie.

Au printemps de 1757, il venait d'enlever le fort William-Henry; la garnison resta prisonnière, enfermée et désarmée, dans le fort jusqu'au lendemain, où, en longue colonne, elle devait gagner un autre fort. Mais pendant la nuit, les Peaux-Rouges avaient bu du rhum et de l'eau-de-vie, et la fureur de pillage et de meurtre qui les possède toujours, ne connut plus de bornes, sous l'excitation de ces boissons enivrantes. Ils attendirent les Anglais dans la forêt, poussèrent leur effrayante clameur de guerre, et se jetèrent sur cette troupe désarmée, encombrée de femmes et d'enfants. La colonne est rompue, un horrible drame commence, le sang coule; Montcalm et ses officiers avertis, accourent, les sauvages, qui ne connaissent plus rien, blessent plusieurs soldats et menacent la vie des officiers; Montcalm s'expose à la mort et finit enfin par arracher les malheureux Anglais, blessés et nus, aux mains rapaces et sanglantes des sauvages. Cette malheureuse affaire, mal interprétée et exploitée par les Anglais, fut un grand chagrin pour Montcalm et devint le sinistre prélude des infortunes qui allaient l'accabler. En 1870, ces mêmes accusations n'ont-elles pas été produites contre l'armée française, à cause des Turcos qui combattaient dans ses rangs?

L'Angleterre était vaincue, mais non défait; son grand orateur, William Pitt, releva le courage de la nation, et il n'eut pas beaucoup de peine à vaincre le malheureux Montcalm. La métropole l'abandonnait à ses propres forces, lui qui n'avait que les ressources très bornées de la colonie. Il lutta quatre années, soutenu par son patriotisme et son âme vaillante; délaissé par la France, contrarié par le gouvernement civil de la colonie, sans argent, sans vivres, et il sut pourtant soutenir la lutte contre les Anglais, qui recevaient, eux, de la mère-patrie, tous les secours en vivres, numéraire, munitions et soldats. Montcalm n'avait que des bataillons, le général Wolf avait une armée; le génie de Pitt enflammait l'Angleterre, et pour réussir dans ses projets sur le Canada, il eut l'idée, lumineuse et fatale, d'appeler aux combats contre la France les Anglo-Américains, les colons qui occupaient les treize provinces que nous connaissons sous le nom d'États-Unis. Comment le Canada aurait-il pu résister? Il n'opposait à cette ligue formidable que 11.000 hommes et des tribus sauvages, et pourtant l'énergie de Montcalm triompha encore: il remporta sur les Anglais une éclatante victoire auprès de ce même fort de William-Henry qui lui avait été si funeste. Le lieu précis du combat se nommait le Carillon; de part et d'autre il y eut des prodiges de valeur, mais la fougue disciplinée des Français l'emporta, et Montcalm pouvait écrire: « L'armée, la trop petite armée du roi, vient de battre ses ennemis.



« Quelle journée pour la France ! Le succès est dû à la valeur incroyable de l'officier et du soldat ; pour moi, je n'ai que le mérite de me trouver général de troupes aussi valeureuses. » Il demandait que le roi comblât d'honneurs et de biens ses officiers et ses soldats ; pour lui-même, il ne demandait que d'être rappelé en France, à cause de sa santé et de sa fortune également épuisées (1758). Il n'obtint rien d'un roi livré aux plaisirs ; lui et ses soldats continuèrent à souffrir et à se battre.

Il lutta pendant dix-huit mois, contre les forces toujours renaissantes de l'ennemi, contre un hiver affreux, contre la famine qui désolait le pays et contre la misère qui décimait ses malheureuses troupes, contre l'abandon cynique où la France laissait sa belle colonie et ses fidèles serviteurs. Ainsi commença l'année 1759 ; Montcalm était enfermé dans Québec, sans nouvelles de France pendant cinq mois, et recevant enfin les dépêches des ministres qui accusaient une complète impuissance. Le Canada était abandonné avant même que les Anglais ne l'eussent conquis : le roi seulement suppliait Montcalm d'y conserver un pied, quelque médiocre qu'en fût l'espace. Montcalm obéit, le cœur navré ; il tenta de protéger le cours du Saint-Laurent et de réunir ses forces autour de Québec, objectif de l'invasion anglaise.

La campagne commença avec le printemps ; les Anglais descendirent le Saint-Laurent ; leur flotte, dans cette navigation périlleuse, était guidée par un pilote canadien, traître dont le nom a été conservé dans l'histoire : il se nommait Denis de Vitré. La flotte arriva en vue de Québec, et bientôt elle couvrit la ville d'une pluie de feu. Pendant deux mois, Montcalm lutta ; partout où les Anglais se présentèrent, ils furent repoussés, mais la ville rendue imprenable du côté du fleuve, n'était que trop exposée du côté de la terre. Le général Wolf parvint, avec cinq mille de ses soldats à cette entrée de la ville mal défendue... Montcalm est averti, il accourt, et il attaque avec un petit nombre de soldats, et en rase campagne, un ennemi nombreux et déjà maître du terrain ; un combat pendant une heure : le général Wolf est atteint de trois blessures, il tombe mourant : il dit :

« Que font les Français ? »

— Ils fuient.

— Je meurs heureux ! »

Et il expire.

Hélas ! les Français fuyaient, car Montcalm, lui aussi, était frappé et mourant. Il avait reçu une balle dans les reins.

« Combien de temps ai-je à vivre ? dit-il au chirurgien.

— Quelques heures, mon général.

— Tant mieux, je ne verrai pas les Anglais à Québec. »

Il trouve encore la force d'écrire au général

anglais, Towzand, le successeur de Wolf, pour lui recommander les prisonniers et les malheureux Canadiens. Cet homme si fort supplie : il s'agit d'autrui ; et ce devoir accompli, il reçoit avec ferveur les derniers sacrements et meurt, à peine âgé de quarante-huit ans. Il fut enterré le soir même aux Ursulines, où sa dépouille repose encore (14 septembre 1759).

Le Canada appartenait dorénavant à l'Angleterre.

Le corps du général Wolf fut ramené dans sa patrie et déposé au Panthéon britannique, à Westminster ; en France, personne ne rendit des honneurs funèbres au généreux Montcalm ; l'Angleterre, juste envers son ennemi, dressa sur le champ de bataille de Québec une haute pyramide avec ces deux noms unis :

#### WOLF-MONTCALM

Les Canadiens, en 1859, élevèrent un tombeau au héros qui était mort pour eux. — On connaît le beau tableau de Benjamin West, qui représente le général Wolf, mourant au milieu de ses officiers ; un chef sauvage le regarde avec douleur. Un peintre français a-t-il pensé au général Montcalm ?

A la même époque, par la même impéritie, par la même insouciance, par le même crime de lèse-patrie, la France perdait ses magnifiques possessions de l'Inde, la partie méridionale de l'Indoustan, que le génie et le courage d'un simple officier, Dupleix, avait acquis à son pays.

Voici, en quels termes, parle de lui Macaulay :

« Un Français, dit-il, le premier, devina qu'il était possible de fonder une domination européenne sur les ruines de la monarchie mogole, ce fut Dupleix. Son intelligence active, vaste, remuante, novatrice, avait déjà formé ce plan à une époque où les plus habiles agents de la Compagnie anglaise ne s'occupaient encore que de questions commerciales. Et il ne s'était pas seulement proposé ce but sublime, il avait conçu, avec une justesse, une netteté de vues qu'on ne saurait trop admirer les moyens propres à l'y conduire. Il s'était dit que la plus puissante armée dont pouvaient disposer les princes Indiens serait incapable de lutter contre un petit corps discipliné à l'européenne et dirigé selon les lois de la tactique civilisée. Enfin, il savait à merveille que, pour exercer dans l'Inde l'autorité suprême, un aventurier d'Europe n'avait rien de mieux à faire que de prendre l'ascendant sur une de ces idoles honorées du titre de nabab ou de nizam, mannequin dont il dirigerait les mouvements et par la bouche de qui passeraient ses ordres. En un mot, les artifices guerriers et politiques qu'employèrent avec tant de succès les Anglais qui menèrent à bien la conquête de l'Inde, furent pressentis par ce Français ingénieux, habile et plein d'ambition. »



Dupleix avait, en effet, la très noble ambition d'élever la puissance de son pays, et d'arracher au joug des princes mongols, types d'ignorance et de cruauté, ces admirables contrées qui fournissaient à l'Europe son luxe et ses délices. Deux Compagnies commerciales, l'une anglaise, fondée par la reine Elisabeth, l'autre française, fondée par Colbert, représentaient seules les intérêts européens dans l'immense Indoustan. Dupleix, qui était directeur du comptoir de Pondichéry, voulut étendre à la fois le protectorat et les possessions de la France : il soutint contre les Anglais le siège de Pondichéry (1748), il obtint du nabab de Dekkan de grandes concessions de terrains, un royaume entier, avec Mazulipatan pour capitale; il développa le commerce de Chandernagor, il soutint les princes indiens contre l'autorité de la Compagnie anglaise; la France lui refusant des fonds indispensables à ses vastes entreprises, il dépense, sans compter, sa propre fortune; il engage celle de ses parents, de ses amis, qu'il a échauffés de son enthousiasme, il paye de son argent la solde de ses soldats, il obtient d'eux des miracles de vaillance et de discipline; il est admirablement secondé par sa femme Juana de Castro, qu'on nommait la *begum* ou la princesse : elle connaissait toutes les langues de l'Hindoustan, elle servait à son mari d'interprète et de secrétaire. Et pendant qu'il cherchait à grandir la puissance de la France, que faisait pour lui la Compagnie des Indes? Elle lui opposait la Bourdonnaye (le la Bourdonnaye que Bernardin de Saint-Pierre nous a fait connaître), elle leur donnait à tous deux des instructions contradictoires, elle refusait à Dupleix des secours en

hommes et en argent, et elle déclarait ne point approuver ces conquêtes, qui ne servaient pas à ses intérêts commerciaux. Le gouvernement de Louis XV était également incapable de comprendre les vues de Dupleix; on trouva son génie importun, son ambition dangereuse, son dévouement inutile, et, en 1753, le roi signa un ordre qui rappelait Dupleix en France, dût-on, au besoin, le constituer prisonnier. Il obéit; il quitta cette terre qu'il avait conquise, qui produisait 41 millions, et il revint en France pauvre, ruiné, chargé de dettes; il essaya pendant dix ans d'obtenir le paiement des 15 millions qu'il avait engagés pour le service de la France, et il mourut de misère, dans un pauvre logement, en 1763.

Les Anglais seuls lui ont rendu justice; leurs historiens ont exalté son génie et ils lui ont élevé une statue dans le palais du vice-roi des Indes.

Les possessions conquises dans l'Inde par Dupleix retournèrent aux Anglais, qui sont maîtres aujourd'hui de presque toute la Péninsule; il ne reste à la France que quelques faibles possessions, pâles vestiges d'une grandeur éclipsée. De même que le Canada, le Bengale a passé en des mains ennemies, mais Dupleix, mort de faim, harcelé par ses créanciers, misérable et famélique, lui, qui, comme Fernand Cortez, pouvait se vanter d'avoir donné des royaumes à son roi, fut moins heureux que Montcalm, mort sur le champ de bataille et honoré des pleurs de ses ennemis.

On dit que la ville de Landrecies, où Dupleix était né, va enfin lui ériger un monument.

M. B.

## BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs

### LA FOI ET SES VICTOIRES

PAR L'ABBÉ BAUNARD

L'auteur de ce beau et noble livre a publié, il y a quelques années, un premier volume : les *Victimes du Doute*, dont celui-ci est le corollaire, et, on peut le dire, la compensation nécessaire. Après avoir déroulé le mélancolique tableau de

ces âmes qui ont perdu la foi ou qui ne l'ont jamais cherchée et dont la vie n'a été que trouble, amertume, obscurité, après nous avoir montré Lamennais, Jouffroy, Alfred de Musset et tant d'autres, hélas! il fallait, vision plus douce, nous faire connaître ceux qui ont conquis le trésor de la foi, et, avec lui, tous les biens de l'âme et des célestes espérances.

Trois hommes remplissent ce volume : un



Russe, un Espagnol, un Français, tous trois revenus à l'Eglise par des voies différentes, et par là, d'autant plus propres à représenter la diversité des formes que prend la grâce dans les âmes de bonne volonté.

Schouwvaloff revient à Dieu par le besoin d'un amour et d'un bonheur supérieurs aux amours et aux bonheurs de la terre; Donoso Cortès, par le besoin de la vie et de la grandeur morales pour les individus et les sociétés; la Moricière, par un besoin inné de vérité et de justice. Le cœur agit chez l'un, l'intelligence chez l'autre, le caractère chez le troisième; tous trois ont étudié et cherché, et tous trois ont trouvé Celui qui est la Voie, la Vérité, la Vie.

Rien n'est plus touchant que l'histoire du comte Schouwvaloff, comblé de tous les dons, heureux et brillant entre tous et cherchant sans cesse, dans les plaisirs, dans les honneurs, dans l'étude, une félicité intime qui le fuyait. Elle ne vint à lui que dans les larmes, il perdit son fils, il perdit sa femme, et, peu à peu, par les chemins du Calvaire, il trouva son Dieu et la vérité. Dès ce moment il eut la sainte soif du sacrifice : il entra dans un Ordre religieux nouvellement reconstitué, celui des Barnabites, il y mourut jeune encore, après avoir donné à ses frères, au monde, les plus rares exemples de zèle et d'amour de Dieu. Il avait écrit lui-même des vers où il exhale le bonheur surnaturel qui remplissait son être :

Quel est ce jour nouveau qui brille dans mon âme ?  
Ce soleil qui se lève et rayonne en mon cœur ?  
Il m'échauffe, il m'éclaire, et sa vivante flamme  
M'inonde de bonheur.  
Et d'où vient cette joie, et quelle est cette vie  
Qui déborde en mon sein, que je sens, que je vois ?  
Mon être en est tout plein, et mon âme est ravie.  
Je suis heureux, je crois !

Donoso Cortès a expliqué lui-même sa conversion dans une lettre à Montalembert : « Ma » conversion est due, écrit-il, premièrement à la » miséricorde divine, et ensuite à l'étude profonde des révolutions. Les révolutions sont les » fanaux de la Providence et de l'histoire. Elles » confirment dans la foi en rendant sa lumière » plus resplendissante. »

Donoso Cortès fut un des élèves de cette classe dont de Maistre a parlé, disant, à propos des troubles révolutionnaires : *Dieu tient école en Europe*; son génie, dévoyé par les mauvaises lectures et les principes démagogiques, revint pleinement à Dieu, en étudiant les maux que l'individu et la société assument à l'envi, pour ainsi dire, en s'éloignant de la Religion révélée. Il se convertit, et dès lors, ses discours et ses écrits servirent entre tous la cause catholique. Il disait excellemment, en parlant de ses travaux : « *ma méthode pour bien juger les choses* » est fort simple : je lève les yeux vers Dieu, et » en Lui, je vois ce que je cherche vainement

» dans les événements considérés en eux-mêmes. » Cette lumière supérieure lui fit prévoir en quelque sorte, les désastreux événements dont nous sommes témoins depuis douze ans. Nous recommandons cette belle notice aux personnes sérieuses. Celle qui termine le volume et qui est consacrée au général La Moricière est pleine de chaleur et d'élan; elle fait aimer l'homme, le héros, le chrétien, elle touche et elle édifie. On prend plaisir à la lire, on se sent meilleur après l'avoir lue.

Ce volume est écrit avec une élégance rare et une grande sûreté de langage. Ajoutons qu'en abordant les plus hautes questions, il n'est jamais inaccessible, il reste aimable tout en étant élevé (1). M. B.

## UNE FEMME DU MONDE

DANS LA NOUVELLE-ZÉLANDE

PAR LADY BARKER (2)

La femme du monde est lady Barker elle-même, qui a courageusement suivi son mari dans les terres désertes, ou à peu près, de la Nouvelle-Zélande, où le gouvernement anglais venait de lui accorder une vaste concession. Ces longs voyages, ces expatriations sont chose ordinaire en Angleterre; les femmes anglaises les acceptent avec beaucoup de vaillance, mais peu d'entre elles, je pense, apportent dans le récit de leurs impressions autant d'esprit, de piquant et d'humour que l'auteur du livre que nous voulons vous recommander aujourd'hui.

Citons-en quelques fragments, ils donneront une idée de l'esprit de l'auteur et, aussi, de cette énergie anglo-saxonne qui permet à une femme élevée dans tous les raffinements de la vie civilisée, de se faire à une existence primitive, presque sauvage, et d'y apporter la bonté, le courage, la résignation et une gaieté pure qui naît d'une conscience en paix. Pour qui saura l'y découvrir, il y a un grand enseignement moral dans ce livre, pour nous sybarites, qu'une feuille de rose fait gémir, et nous voyons lady Barker toujours contente et calme au milieu de périls qui nous feraient crier et de privations qui nous feraient pleurer. Mais citons :

« La plainte éternelle, le sujet éternel de lamentations parmi les dames, est l'absolue ignorance de leurs servantes; il est très rare d'en trouver une qui sache faire quoi que ce soit. La complète ignorance des plus vulgaires détails domestiques est pour moi un sujet de surprise. Je me demande qui les servait dans leur village en Angleterre, car elles semblent ne s'être jamais servies elles-mêmes jusqu'ici.

(1) Librairie Poussielgue, rue Cassette, 15, Paris. Un beau volume, prix : 3 fr. 75 cent.

(2) Chez Firmin Didot. Prix : francs.



» Quant à trouver une femme sachant faire la cuisine, il n'y faut pas songer. Une jeune fille entrera chez vous comme bonne à tout faire au prix de 25 livres (750 francs) et vous découvrirez qu'elle ne sait pas tenir un balai et n'a jamais touché un plumeau. Quand vous demandez à une bonne quels sont ses talents pour prendre soin de deux ou trois jeunes enfants, vous découvrez, après un sévère examen, qu'elle se souvient d'avoir porté deux ou trois fois le baby de sa mère et qu'elle est très déterminée à ce que vous gardiez baby vous-même la nuit, s'il vous plaît, Mam. Une jeune fille de cette capacité se paie 35 livres par an et une cuisinière 40 livres.

» Il faut que je finisse ma lettre par une petite histoire personnelle qui vous montrera les étranges manières de ces jeunes filles. La bonne de la maison garnie où nous habitons est une grosse fille flegmatique, mais de bon caractère, parfaitement inintelligente et ignorante, mais désireuse d'apprendre. Elle vint me trouver l'autre jour, et, sans circonlocution, me demanda si je voudrais lui prêter mon habit d'amazone, comme modèle pour son tailleur, ajoutant qu'elle désirait le plus neuf et le plus beau. Je lui demandai naturellement pour quoi faire. Elle répondit qu'on lui avait fait présent d'un cheval de selle, qu'elle avait loué une selle, acheté un chapeau, et qu'il ne lui manquait plus que l'habit. Elle ajouta qu'elle comptait quitter sa place la veille des courses, et que sa résolution bien arrêtée était de paraître à cheval aux dites courses tous les jours et tout le long du jour. Je m'informai si elle savait monter à cheval. Non, elle n'y avait monté de sa vie. J'insinuai qu'elle ferait mieux de prendre quelques leçons avant de paraître en public, mais elle me dit que sa maîtresse ne voulait pas qu'elle perdît son temps en répétitions, et elle revint obstinément à la demande de mon habit. Heureusement, il me fut impossible de le lui prêter, l'ayant envoyé avec ma selle à la station, de sorte que si elle avait été tuée, je n'aurais pas eu le remords d'avoir encouragé sa fantaisie équestre... »

Si les servantes sont ignorantes, les perroquets sont plus savants qu'en Europe. « Coco voulut bien condescendre à nous montrer ses talents. Je ne puis vous les énumérer tous. D'abord, il fit semblant d'avoir un violent mal de dents, porta sa patte à son bec et se balança comme quelqu'un qui souffre le martyre. A tous les remèdes proposés, il répondait : A quoi bon ? Enfin, se posant à l'extrémité de son perchoir, il dit d'un ton confidentiel et d'une voix enrouée : Allons ! donnez-moi une goutte de Whisky, voulez-vous ? Sa voix était extraordinairement distincte, et lorsqu'il chantait quelque chanson, les mots étaient parfaitement clairs et les roulades exécutées dans la perfection avec l'intonation la plus comique. Il était surtout remarquable lorsqu'il cousait. Il prenait une pièce d'étoffe avec la patte, reposant sur le perchoir et faisant semblant de

coudre avec l'autre patte, embrouillant parfois son fil et finissant par entamer un chant en l'honneur des machines à coudre, comme s'il était chargé de faire une réclame. »

Lady Barker décrit avec enthousiasme les beautés naturelles, si abondantes dans ces contrées, longtemps inconnues, merveilles du créateur, qui n'avaient personne pour les admirer. Je citerai, pour finir, ce tableau du soleil levant sur les montagnes australiennes. « Au point du jour, je suis souvent restée grelottante à ma fenêtre pour voir le noble profil des montagnes sortir graduellement de l'ombre et se dessiner net et distinct sur le ciel éclatant. Alors, le soleil se levant, les plus douces teintes de rose et d'or touchent les cimes les plus élevées, et les ombres paraissent plus obscures par le contraste. Nul autre que Turner ne pourrait rendre ce mélange de vert d'eau avec le bleu turquoise, de bleu-violet mélangé de pourpre et d'orange. Un matin, on me fit remarquer un arc-en-ciel au-dessus du dernier rang des montagnes; des nuages aux couleurs les plus vives formaient un arc dont la courbe ornait un espace teinté d'un vert merveilleux, sur lequel se profilaient les Alpes méridionales.... »

Cet arc-en-ciel annonçait un changement de température, qui fut fatal au petit enfant de lady Barker; je voudrais pouvoir citer les touchantes pages que ce malheur lui dicta et les consolations qu'elle trouva dans sa foi religieuse; bien d'autres choses encore mériteraient d'être signalées, mais il faut finir, et nous espérons que nos lectrices feront une ample connaissance avec cet aimable livre.

M. B.

## ROSES ET RUBANS

PAR MADAME LA BARONNE MARTINEAU DES CHENEZ

A la bonne heure ! voici un livre pour les jeunes filles, pur, agréable, amusant, qu'on peut recommander sans arrière-pensée, ni réticences; c'est un livre qui peint la vie de famille, les bonnes œuvres, les plaisirs honnêtes, avec la réalité la plus délicate et la plus charmante.

Nous sommes introduits dans une famille parisienne, très chrétienne, ce qui ne l'empêche pas d'être très aimable. M. et madame de Robertye ont quatre enfants, *Lolette*, qui a dix-neuf ans, Valentine, qui n'en a que onze, François, un ange et un lutin tout à la fois, et un petit fanfan au berceau; *Lolette* joue le grand rôle dans le livre, elle est la compagne de sa mère qui l'initie à la fois à la science de la charité et à la science du monde; la jeune fille se passionne pour les pauvres; on voit que madame des Chenez les connaît bien, ces pauvres de Paris, si bons souvent, si méchants parfois; elle en parle comme



une amie, comme une personne qui les a visités et étudiés, et elle laisse aux auteurs de sixième ordre ces peintures exagérées en bien et en mal, qui, tantôt, jettent l'indigent à genoux et palpitant de reconnaissance pour un bon de pain, tantôt le représentent la menace à la bouche et le poignard à la main. Elle a vu, et elle dit ce qu'elle a vu, ce qui suffit à rendre ses héros vrais, amusants et touchants. L'auteur conduit sa Lolette dans le monde, et le monde engourdit un moment l'âme de la jeune fille, jusqu'à ce qu'enfin elle voie un peu le fond des choses : alors elle revient avec transport vers son petit frère, qu'elle négligeait, vers les bons amis indigents dont elle s'était fait aimer; elle ne renonce

pas au bal, mais elle renonce à s'en préoccuper, et, le cœur tout rempli de joie, elle embrasse son père, sa mère, François, Valentine, et se dit : Que je suis bien dans ma chère maison !

Tout est bon et spirituel dans ce livre, tout, sauf les illustrations : il faudrait au moins du tact au crayon qui illustre une plume si sensée et si fine. A l'appui de notre observation, citons entre autres une certaine image qui représente un prédicateur en chaire et des dévotes endormies. Cela n'est ni gai ni convenable (1).

M. B.

(1) Librairie Blériot, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. — Prix, 2 fr. 50.

## LE LAIT DE CHÈVRE

(SUITE)

XIII

ROGER.

Lorsqu'après une longue syncope, les médecins eurent procédé à une opération pénible, pour laquelle ils n'osèrent pas employer le chloroforme, le blessé étant trop affaibli par la perte de son sang, Roger reprit un peu le sentiment de lui-même; quand il put tourner autour de lui ses yeux languissants, ils s'arrêtèrent sur sa mère et sur son père, qui était accouru, mais, voyant Régine assise au pied du lit, il ne parut remarquer ni sa pâleur ni ses larmes, et il dit d'une voix brisée :

« Régine, retournez chez vous, je vous en prie... votre vue me fait mal... maman, demeurez là, que je vous voie... »

Régine se leva, affligée et humiliée, et, sans répondre un mot, elle sortit et s'enferma dans sa chambre; elle poussa le verrou, elle voulait s'isoler, et dans ce moment d'affront et de chagrin, elle aurait voulu se séparer à jamais de tout être humain. Voilà donc où elle en était arrivée! elle si favorisée jusqu'alors, elle qui avait vu plier sous sa volonté tous ceux qui l'entouraient, elle qui s'était vue aimée et obéie; maintenant, chez elle, dans sa propre maison, on l'offensait, sans que personne prit sa défense, on la haïssait sans qu'une parole d'affection protestât en sa faveur! C'était là qu'elle était descendue! elle se jeta sur une chaise près de son lit, et appuyant sa tête

sur le chevet, elle pleura... elle ne pleurerait presque jamais; il fallait les plus fortes émotions de l'âme pour que, du fond amer et déchiré, les larmes vinssent.

« Mon Dieu! se dit-elle, est-ce donc de ma faute! n'ai-je pas fait ce qu'ils ont voulu, donné ce qu'ils ont demandé! je n'ai rien à me reprocher... »

En ce moment, on frappa à la porte, Régine s'essuya les yeux par un brusque mouvement, et elle ouvrit à sa belle-mère. Madame d'Andelize avait l'air affligé et embarrassé :

« Mon enfant, dit-elle à Régine en prenant une main qui ne se livrait pas, je vous en supplie, ne soyez pas fâchée... Votre mari ignore ce que vous avez fait pour lui; dès qu'il sera en état de l'apprendre, il vous appellera auprès de lui, n'en doutez pas... »

— C'est une grande bonté, répondit Régine d'un ton amer, il voudra bien me remercier et me pardonner peut-être... mais c'est lui qui aurait grand besoin de mon pardon!

— Nous en avons tous besoin, dit madame d'Andelize. Ne vous irritez pas ainsi, Régine, contre celui qui est peut-être en danger de mort!

— De mort?

— Oui, Régine.

Régine ne dit rien; ce mot l'avait frappée comme une chose nouvelle; elle savait son mari blessé, souffrant, mais elle ne croyait pas à un danger mortel. Son caractère et son âge l'éloignaient des idées sombres, et elle ne se figurait



pas que l'abîme de l'irréparable pût si vite être creusé entre elle et Roger.

Sa belle-mère lui serra encore la main en disant :

« Espérons et prions. »

Elle s'en alla doucement, et Régine demeura livrée à des pensées qu'elle n'aurait pu analyser, tant elles couraient dans son cerveau comme un flot tumultueux. Une idée pourtant les dominait ; elle regardait la pendule : chaque pas de cette aiguille dorée pouvait marquer la dernière heure de Roger ; il était en péril, ce péril auquel, sans doute, il eût échappé s'il avait trouvé chez sa femme plus de miséricorde et de douceur. Elle se répétait ces mots : Il mourra peut-être et j'aurais pu l'empêcher !

Elle ne versait pas ces larmes désespérées, elle n'éprouvait pas ce brisement de cœur que provoque la séparation prochaine d'avec un être passionnément aimé ; son affection pour Roger n'avait pas de racines bien profondes, leurs âmes n'étaient pas entrelacées, ils avaient cheminé côte-à-côte, mais leurs cœurs, un instant unis, s'étaient détachés. Pourtant, ce souvenir, le trait-d'union que l'enfant formait entre eux, et le sentiment du devoir qui demeure au fond de la conscience, éveillaient en ce moment dans l'âme de Régine un âpre regret de ce qui s'était passé la veille, et des jours, des mois, des années qui avaient préparé cette rupture définitive et qui avaient endurci et glacé son cœur. Elle les remontait en idée, et ses propres torts, jamais avoués, jamais reconnus, lui apparaissaient ; ceux de Roger n'étaient pas effacés sans doute, mais ils n'étaient plus les seuls... Elle pensait aussi au monde, à l'inflexible rigueur dont il poursuit ceux qui n'ont pas su rester droits et debout dans le combat de la vie... La douleur de sa belle-mère, ses larmes résignées, ses paroles toujours éloquentes, ajoutaient une réminiscence poignante à ses propres chagrins.

Il s'écoula un temps assez long ; la nuit était arrivée, Fanny entra, apportant une lampe :

« Madame veut-elle dîner ? Si madame le désire, j'apporterai son couvert ici.

— Pas nécessaire, je ne dînerai pas. Savez-vous comment monsieur se trouve ?

— Il est très accablé, il a une grosse fièvre. Monsieur et madame d'Andelise vont rester ici cette nuit.

— Et Jean ?

— Madame de Barrel l'a ramené, il avait dîné chez elle ; il voulait voir monsieur, il criait... madame d'Andelise l'a mis au lit... il pleurait encore tout-à-l'heure, le cher petit !

— Je vais aller le voir... Vous me préparerez du thé, Fanny. »

Elle passa dans la chambre de Jean, éclairée par une veilleuse, et elle vit l'enfant, qui la tête et les poings enfoncés dans son oreiller, sanglotait convulsivement. Elle se pencha sur lui,

elle baisa ses cheveux, l'enfant se retourna par un mouvement brusque, et il lui dit :

« Oh ! mère, tu pleures ! et on ne veut pas me laisser voir papa !

— Ni à moi non plus, répondit Régine. Il est malade, il a besoin de beaucoup de tranquillité... tu le verras demain.

— Qu'est-ce qu'il a ? je ne le gêne jamais, il aime à m'avoir !

— Il est blessé, par un accident...

— Il aura monté à cheval ! ce Sapor est si méchant ! mère, il a beaucoup de mal ?

— Oui.

— Quel malheur ! mon cher, cher petit père ! »

Il recommença à pleurer, sa mère le tenait dans ses bras, et les larmes qui se mêlaient à celles de son fils, n'étaient pas sans quelque douceur.

« Tu le verras demain, dit-elle enfin.

— Et toi aussi, mère ?

— Je ne sais pas.

— Si, si ! je dirai à mon petit père que je veux que tu viennes, nous le soignerons à nous deux.

— Il faut dormir maintenant. As-tu dit ta prière ?

— Je n'y ai pas pensé ; je vais la dire. »

Il se mit à genoux sur son lit, devant une gravure qui représentait, d'après Raphaël, l'Enfant Jésus et Saint Jean-Baptiste. Il pria, et sa mère s'unit à lui ; pour la première fois depuis longtemps elle pria pour Roger.

Elle ne quitta Jean que lorsqu'il fut endormi. Fanny l'attendait dans sa chambre et elle dit :

« Le médecin est revenu, il craint beaucoup de fièvre pour cette nuit, monsieur se plaint, il s'agite... »

Régine ne dit rien, elle s'abstint de questions qui eussent alimenté la conversation des domestiques ; elle resta seule, pendant que Fanny dinait à l'office, et que tous les domestiques argumentaient sur les affaires de leurs maîtres.

« Monsieur est très bon enfant, conclut le cocher, mais madame n'est pas commode tous les jours... il y a comme ça des chevaux difficiles à brider... »

Régine ne se coucha point, elle compta les heures au milieu du silence croissant de la nuit ; aucun bruit dans la maison ; il semblait que la mort eût déjà pris possession de son empire ; brisée d'inquiétude et de mauvais pressentiments, Régine se hasarda à jeter un coup d'œil dans la chambre de son mari ; elle alla sans bruit, elle écarta doucement la portière... elle regarda : le lit avait son chevet appuyé au mur et ses rideaux largement relevés ; elle put voir Roger endormi, d'un lourd sommeil ; la fièvre colorait son visage, habituellement pâle, il s'agitait et se plaignait sourdement... Son père lisait d'un air absorbé, sa mère, assise près du lit, disait son chapelet... tous les deux silencieux, immobiles, attristés comme s'ils eussent veillé leur fils mort... Régine eut peur d'être surprise et elle revint chez elle,



rassurée pour le moment présent, mais très inquiète pour le lendemain.

Le lendemain et les jours qui le suivirent furent mauvais, mais il serait difficile de dire si le glaive qui perçait l'âme de la mère égalait en douleur l'épée qui blessait la conscience de la femme; elle ne pouvait se soumettre à voir mourir Roger sans qu'ils se fussent pardonné leurs torts mutuels, sans qu'ils se fussent réconciliés. Elle désirait ardemment le revoir, et elle le dit à madame d'Andelize.

« Je n'oserais vous y engager encore, répondit-elle; la fièvre lui laisse des intervalles lucides, et si votre vue lui faisait mal... pardon! chère Régine! je vous fais de la peine? »

Régine ne dit rien, elle se soumit; le voisinage de la mort, le danger où se trouvait son malheureux mari, imposaient silence à son orgueil, mais elle n'apportait pas dans toutes ses relations cette humble patience, si étrangère à sa nature. Lorsque madame de Barrel, fidèle imitatrice des amis de Job, venait la voir, la blâmait tout en la plaignant, et lui récitait, avec une mémoire admirable, les propos du monde, se donnant ainsi *tous les plaisirs de la médisance sans en courir le danger* (1), Régine se mettait sur ses gardes, elle répliquait, se justifiait, et enfin un jour, poussée à bout, elle dit :

« Ce mariage n'a pas été heureux, sauf pour une personne que je n'ai pas besoin de vous nommer, Laure. Vous m'avez mariée, mais je crois avoir payé ma dette.

Madame de Barrel parla d'autre chose et ne revint pas le lendemain.

L'unique consolation de Régine, son unique appui en ces jours d'angoisse, c'était le petit Jean; il était admis dans la chambre de son père, il rapportait des nouvelles, et un soir, le sixième soir, il vint, tout rouge et tout ému :

« Le médecin est content, il dit que la fièvre est tombée... père va boire une tasse de bouillon de poulet! Quel bonheur!

— Et quel malheur, se dit Régine en embrassant le petit messenger, de n'apprendre les bonnes nouvelles que par hasard... d'être humiliée devant mon fils, devant mes gens... J'ai eu des regrets, des remords, mais ne suis-je donc pas assez punie! trop punie! »

Le mécontentement, qui commençait à se mêler à son chagrin, disparut comme le nuage noir de grêle disparaît devant le soleil, lorsque le lendemain, dans l'après-midi, Jean arriva radieux, suivi de son aïeule, qui, elle aussi, paraissait contente. Il se jeta au cou de sa mère :

« Viens vite! dit-il; petit père veut te voir!

— Je vous en supplie, ma chère fille, dit à son tour madame d'Andelize, venez près de lui. Il a repris un peu de force, nous avons pu lui dire votre dévouement, il vous appelle, venez! »

Si Régine avait écouté l'esprit tentateur, l'esprit de contradiction et de caprice, elle se fût fait prier; mais le regard joyeux de son fils, les yeux suppliants de la vieille mère, lui inspirèrent une plus heureuse pensée; elle les suivit et elle entendit la voix caressante de Jean qui disait :

« Mon petit père, voici maman! »

Il se souleva avec peine et tendit ses faibles bras à sa femme; elle l'étreignit et le mot qui sortit de leurs deux bouches : Pardon! se confondit dans un baiser.

Jean grimpa sur le lit et les embrassa; madame d'Andelize pleurait; c'était la paix, était-ce la vie?...

#### XIV

##### LES SUITES DU DUEL.

La blessure de Roger était fermée, la fièvre avait disparu, le médecin ne faisait plus de visites, et pourtant, on n'aurait osé affirmer que Roger fût guéri. Il ne reprenait ni les forces, ni les habitudes de la santé; ni les salons, ni le Club, ni le théâtre, ni les solennités hippiques ne l'occupaient plus; il restait chez lui, acoquiné, même dans le mois d'août, au coin de la cheminée où brûlait un petit feu; il lisait les journaux nonchalamment, il jouait avec son fils, mais à des jeux paisibles; il ne sortait qu'en voiture, au milieu du jour, pour aller voir sa mère, vers le soir, lorsqu'il faisait beau, il sortait encore avec sa femme, pour aller au Bois, et, à moitié couché dans le coupé, il suivait d'un regard mélancolique cette foule qui promène si bruyamment son ennui, ses soucis ou son indifférence. Il échangeait quelques paroles rares, rien ne l'amusait, rien ne l'intéressait, il rentrait de bonne heure, dinait peu et sans plaisir et se couchait presque aussitôt, alléguant une fatigue extrême. Cette fatigue, née d'une grande faiblesse, était le seul mal qu'il avouât; l'âme restait scellée, et c'était elle surtout qui souffrait et qui était malade d'un mal profond. L'orgueil de Roger avait reçu de cruels échecs, il se sentait, depuis la fatale partie de jeu, depuis l'affront, le duel, abaissé devant les autres, amoindri à ses propres yeux; le plaisir de vivre s'enfuyait, il désespérait de lui-même, car il ne se connaissait ni l'énergie, ni les talents nécessaires pour se créer une situation nouvelle. Que serait-il dans l'avenir? un joueur appauvri et un homme en pouvoir de femme. Pourtant, cette femme, sa femme, était bonne pour lui, elle l'entourait de soins, elle lui tenait assidûment compagnie, sans paraître regretter le monde qu'il abhorrait maintenant, elle recevait ses parents avec cordialité, elle expiait enfin, par des efforts sur son caractère, les torts qu'elle avait reconnus, mais elle gardait sur certains points une raison parfaite et Roger ne pouvait l'entraî-

(1) Madame de Puisieux.



ner dans les sentiers aventureux où voyageait sa pauvre imagination. Lorsqu'il lui disait :

« Si je sollicitais un emploi dans les Finances ? elle répondait brièvement et sensément :

— Mais, cher ami, quelle garantie offririez-vous ? Il faut savoir compter pour entrer aux Finances.

— Et un consulat, Régine, qu'en diriez-vous ?

— Je dirais *non*, je n'ai pas l'amour des voyages, et aller de Shang-Hai à Venezuela, ne conviendrait ni à mes goûts ni à votre santé.

— Et une sous-préfecture ?

— Connaissez-vous l'administration ?

— Si j'achetais la moitié d'une charge d'agent-de-change ?

— Pour perdre ce qui nous reste et faire de Jean un mendiant.

— Que faire alors ?

— Rien du tout, rester tranquille, vous laisser vivre.

— C'est triste de n'être rien !

Et un jour d'automne où elle l'avait trouvé plus souffrant et plus affaibli que de coutume, elle lui dit tout-à-coup :

« Allons à Cannes ; cela nous fera du bien à tous les trois. »

Elle avait raison, ils partirent, ils s'installèrent dans une charmante villa, entourée de pins en parasol, remplie de roses et d'où l'on découvrait la mer ; pendant les premières semaines, Roger se ranima, il semblait que ce radieux soleil lui versât la vie et que cette belle nature endormit ses tristesses, mais on s'habitue à tout, même aux splendeurs du ciel et de la terre, et lorsqu'il eût vu assez la Méditerranée, étendue comme un miroir d'argent, les palmiers, les aloës, les chalets et les châteaux, il retomba dans sa langueur, sa faiblesse le reprit, il n'osa plus sortir et il passa les journées aux longues heures, assis sur un banc, et les yeux noyés dans la vapeur de l'horizon, seule, la voix de Jean le tirait de sa rêverie ; l'enfant était heureux et le seul heureux de la famille, seul aussi, il donnait quelque bonheur à ses parents. Ses caresses consolaient son père, sa vive intelligence intéressait sa mère, il l'amusaient par ses réflexions, et sa compréhension vive flattait l'orgueil maternel ; il lui témoignait une vive tendresse. La pauvre Régine sentait peser sur son front l'inxorable ennui, qui, tôt ou tard, visite tout enfant d'Adam ; la jeunesse, le goût des plaisirs, même le goût des voyages bouillonnaient en elle ; elle voyait passer les brillantes cavalcades, elle voyait fuir les voiles des navires, tandis qu'elle était assise auprès du silencieux Roger ; le soir, elle entendait dans l'air sonore la musique des bals, des concerts, elle ne quittait pas Roger, qui se couchait de bonne heure ; les barques pavoisées sillonnaient la mer, Roger redoutait le grand vent et le grand soleil ; l'Italie était à portée de la main, Roger ne voulait plus voyager ; le monde était là, près

d'eux, il ne voulait plus voir le monde ; elle restait là, toute vouée à ses soins de garde-malade, et l'amour, qui rend tout fardeau léger, ne l'aidait pas à supporter sa solitude et sa tristesse. Elle éprouvait pour Roger un sentiment de compassion affectueuse, et elle demeurait fidèlement auprès de lui, parce qu'elle se respectait elle-même.

L'hiver s'écoula ainsi ; aux premières chaleurs de Mars, Roger parut inquiet, il dit bientôt :

« Retournons à Paris, il fait ici une chaleur insupportable.

— Mais il fera froid à Paris.

— Que non, je suis sûr qu'on vend de la violette dans les rues et que les hirondelles commencent à voltiger autour de l'Arc-de-Triomphe. D'ailleurs, je veux revoir ma mère.

— Eh bien ! soit, partons. »

Le voyage fatigua Roger, il eut froid, malgré les fourrures et les couvertures, et il dit à sa mère qui les attendait à la gare :

« Maman, je crois que je viens mourir près de toi. »

Il se rétablit pourtant un peu, son corps reprit quelque force, l'âme restait malade et triste ; seule, sa pauvre mère semblait lui faire du bien, sa douceur dilatait ce cœur froissé et alanguiné, il se sentait à l'aise et en confiance avec elle, ce qui ne lui arrivait pas avec sa femme. Sa mère, elle, quoiqu'elle aimât tendrement, ardemment, son fils, ne se faisait pas d'illusion sur la brève durée qu'aurait son existence. Elle le caressait, le soignait, et surtout, elle lui parlait de Dieu. Il l'écoutait avec une docilité d'enfant, il récitait même une dizaine de chapelet en disant :

« Comme autrefois, maman, quand vous le disiez près de mon lit ! »

Un soir, M. d'Andelize les surprit :

« Eh ! ma femme, s'écria-t-il, vous attristez Roger ! il a plus besoin de se distraire que de dire des *Ave-Maria* ! Vos prières sont respectables, mais elles ne sont pas en situation ; lisez ceci plutôt ! »

Il jeta sur le lit un paquet de journaux, d'où s'échappèrent la *Vie Parisienne*, le *Figaro*, l'*Illustration*.

Roger les repoussa doucement, et dit :

« Permettez que maman prie auprès de moi ; elle me calme. »

Régine assistait à cette petite scène ; autrefois, elle eût fait cause commune avec son beau-père, maintenant, elle ne blâmait ni Roger, ni sa belle-mère ; les idées sérieuses prenaient une place dans sa vie, et il semblait que Dieu lui payât dans une monnaie de grâce et de foi, le regret de ses fautes et le dévouement qu'elle montrait à ses devoirs. Souvent, il lui arriva de remplacer madame d'Andelize : Roger aimait à l'entendre lire, elle lisait bien et d'une voix agréable, et les saintes pensées de l'*Imitation* et de *Saint François de Sales* lui arrivaient ainsi plus compatissantes et



plus douces. La Religion avait béni leurs nœuds et les resserrait au moment d'un adieu solennel.

Les jours de Roger déclinèrent avec l'année; rien ne fut épargné pour lui conserver la vie, et rien ne réussit; on eût dit que le corps se refusait à la vie et que l'âme avait hâte de quitter son malheureux compagnon. Madame d'Andelize se soumettait et elle offrait à Dieu le sang du cœur, les larmes, pour le salut de son fils; monsieur d'Andelize, qui, longtemps, avait traité de fables les craintes de sa femme, était atterré en les voyant si vite justifiées, et parfois le calme résigné de la mère l'irritait, il se fâchait contre elle, n'osant se fâcher contre la destinée. Régine compatissait à leurs peines, et témoignait à son mari un dévouement qui suppléait à la tendresse absente; dans son âme hautaine, rien n'avait pu effacer les premiers torts de Roger; elle lui restait fidèle, parce qu'elle s'honorait elle-même, elle le servait, le soignait, le veillait parce qu'elle avait à expier ce dur refus, première cause du duel, qui entraînait la mort prématurée de Roger.

Elle le veillait fréquemment; un matin du mois d'Octobre, après une longue et silencieuse nuit, elle entr'ouvrit doucement le rideau; un brouillard blanc promettait une belle journée; les riches ombrages du jardin avaient déjà revêtu la parure automnale, et autour du balcon flottaient les guirlandes pourpre de la vigne-vierge, les phlox, les dahlias formaient des massifs au pied desquels s'épanouissaient les marguerites et les verveines; quoiqu'on fût aux portes de l'hiver, la nature était pleine encore de sève et de force, et là, près d'elle, la mort planait...

La faible voix de Roger la tira de ses pensées; elle vint vers lui :

« Vous m'avez encore veillé! dit-il; merci, Régine... il est temps que cela finisse, vous y laisseriez votre santé, chérie. Et maintenant, écoutez-moi : ne soyez pas triste, aimez notre Jean pour deux, je l'aimais tant!... Ecoutez encore... Si vous rencontrez un homme digne de vous, un

homme qui aurait un cœur d'ami pour Jean, ne le refusez pas... je ne vous ai pas rendue heureuse... je le sais... »

Elle l'embrassa sans lui répondre; il parut satisfait :

« Aimez un peu maman, dit-il. Pauvre maman!

— Oui, dit-elle.

— Ecoutez encore : je voudrais voir un prêtre aujourd'hui. »

Elle inclina la tête, et lorsque madame d'Andelize fût arrivée, elle lui dit le désir de son fils.

« Que Dieu soit béni! dit-elle, oui, que Dieu soit béni! Mais, Régine, quelle séparation! quelle douleur! et mon mari! pauvre cher, il ne peut pas accepter cette pensée... »

Roger vécut encore près de trois semaines; il s'éteignit doucement, la main dans la main de sa mère, les yeux sur le crucifix, cette âme flottante avait jeté l'ancre dans le havre éternel.

Il fut pleuré amèrement par son père et par sa mère, lui, pleurait avec un sentiment de révolte; elle, en bénissant la main qui la frappait; le petit Jean le pleura passionnément, dans les bras d'une mère, qui pleurait avec lui et sur lui. Quand les funèbres cérémonies furent terminées, Régine régla toutes ses affaires, mit à louer son petit hôtel, et annonça à ses parents qu'elle comptait retourner en Normandie :

« Je ne puis plus supporter la vie de Paris, dit-elle; je retourne à B... dans la maison de mon grand-père.

— Nous ne vous verrons plus, ni notre pauvre Jean!

— Vous viendrez nous voir, j'y compte, et tous les ans, je vous enverrai mon fils. Croyez-bien que les liens ne seront pas rompus... Non, jamais! je dois vous aimer pour celui qui est parti... mais j'ai soif de solitude... j'ai soif de me retrouver dans mon pays... J'ai tant souffert à Paris!...

M. BOURDON.

(La suite au prochain Numéro).

## CHEZ LES AUTRES

(SUITE ET FIN)

XXIII

Une chambre vaste et sombre, à l'aspect sévère... Le plafond, peu élevé, est sillonné de poutrelles noircies, aucun tapis ne couvre la nudité du vieux plancher de chêne, sauf deux étroites bandes de moquette usée devant le lit et devant

la haute cheminée, où brûle un feu à demi couvert de cendres... Des meubles de sombre acajou à garniture de cuivre, tous du style raide du premier empire... Des rideaux de calicot à bordure rouge et blanche, pendant comme des fantômes aux fenêtres et au lit... Sur les tables, un désordre pénible, des paquets à demi défaits de



vieux linge, des fioles, des tasses; devant le feu deux bouilloires... Sur le lit, enfin, une forme immobile, une femme aux traits altérés, aux yeux fixes et vitreux, à laquelle sa chevelure en désordre donne un air presque sinistre... La vie semblait à peine l'animer, sans la plainte inconsciente qui s'échappe sans cesse de ses lèvres noircies...

Et près de ce lit où la mort livre un combat acharné, près de cette femme dont l'état presque désespéré exigeait des soins expérimentés et un tact féminin, il n'y a qu'un homme dont le visage amaigri porte l'empreinte du découragement...

Voici huit longues journées, huit nuits plus longues encore qu'il est assis à ce chevet, seul pour cette tâche si nouvelle et si cruelle aussi, préparant les potions, appliquant sans interruption les compresses glacées, et ne trouvant guère d'aide chez la servante nouvellement arrivée qui, affolée par la peur de la maladie, ose à peine séjourner pendant cinq minutes dans la chambre de sa maîtresse!

Le jour tombe... Qu'elles sont longues ces heures entremêlées de sommeils courts et interrompus, et troublées par les gémissements de la malade! Qu'il est dur de contempler ce corps inerte, ces yeux égarés, ce visage qui n'exprime plus qu'une souffrance purement physique! Où est-elle, l'intelligence haute et lucide? Où est le regard clair et pénétrant? S'est-elle tue à jamais, la voix respectée et chérie? Tout cela dort, vaincu par un mal épouvantable; cette santé est brisée, et l'on ne peut qu'attendre une solution qui, le docteur l'a dit, est en dehors des prévisions humaines comme des soins humains, une solution qui, heureuse ou fatale, peut tarder de longs jours encore.

L'attente! C'est là ce qui est affreux pour une nature impatiente, positive, ayant l'incertitude en horreur. Et être seul pendant tout ce temps! N'entendre, en dehors des visites du docteur, aucune douce voix encourageante! Ne pouvoir épancher ses inquiétudes dans aucun cœur ami!..

Sombre et anxieux, Marc songe à ce qui n'est plus, à ce qui ne peut plus être... Jadis, il y avait dans cette maison deux autres femmes... Ah! l'heure des femmes, c'est celle de la souffrance! Où sont-elles, la courageuse créature qui portait un cœur si vaillant sous l'habit d'une servante, et la jeune fille douce et fière qui avait un instant illuminé de son charme la sombre et vieille maison? L'une est morte; aucun effort humain ne pouvait la retenir ici-bas. Mais l'autre? Qu'eût-il fallu pour l'attacher à ce foyer désert? Un peu de bonté et d'amour...

Ah! que de bonheur on gaspille en ce monde! Cette pauvre femme, qui allait peut-être mourir faute de soins éclairés, aurait trouvé près de sa nièce des joies vraiment maternelles...

Marc ferma les yeux, et se représenta ce qui

aurait pu être... Un pas léger glissant dans la chambre, une forme svelte se penchant sur le lit, une main habile et tendre essayant ce front couvert de sueur et portant à ces lèvres sèches une boisson rafraîchissante, une voix harmonieuse, enfin, lui disant à lui, désolé, d'espérer encore... Il la revoit devant lui, si jolie sous sa brillante chevelure dorée, si résignée et si douce, acceptant avec tant de vaillance sa vie sévère chez les autres...

L'heure s'avance, le balancier doré de l'antique pendule bat sans relâche dans le silence de la chambre, et une sorte de torpeur tient closes les paupières de Marc... Est-ce la veille? est-ce le sommeil? mais la scène change... Voici les troncs gris et satinés des hêtres et le tapis de feuilles sèches qui recouvre les pentes... L'hiver est venu, plus de verdure enchantée, mais un ciel bleu sur lequel s'enchevêtrent les rameaux déliés des arbres dépouillés... Marc se promène de nouveau dans les allées sinueuses du parc de Pau... Elle y est aussi, elle lui tend amicalement sa petite main fine. Comme elle est jolie avec ce doux sourire qu'il n'avait jamais vu pendant les jours passés à Penvan! Quel admirable mélange de grâce et de force, de charme et de vertu! Il n'avait cru, pendant bien longtemps, qu'à la vertu austère; il n'avait pas admis, tout d'abord, que même une nature d'élite pût porter des fleurs avec les fruits, et s'épanouir en dehors des sentiers battus, de l'éducation ordinaire et d'une sévère direction... L'idéal de la femme, pour lui, c'était une âme inflexible, une austère gravité, un dédain excessif de tout ce qui est jeune et joyeux... Il le cherchait, cet idéal, dans son chemin aride et sombre. Où était-elle, la femme stoïque qui aurait retracé à son foyer les vertus de sa belle-mère?

Grâce au ciel, il ne l'avait pas rencontrée! Que serait-il devenu près de la compagne glacée de son rêve orgueilleux, maintenant qu'il avait entrevu et compris le charme de la jeunesse, de la femme vraiment *féminine*, ce charme qui est aux qualités sérieuses ce qu'est la liane à l'arbre vigoureux qu'elle enlève de ses fleurs?

Il tressaillit en sentant toucher son bras. Il ouvrit les yeux, et revit devant lui les vieux meubles sombres et les longs rideaux de calicot du lit de sa mère.

« Monsieur, dit à voix basse la servante, qui jetait des regards effrayés sur la malade, il y a en bas une personne qui vous demande. J'ai dit que vous étiez occupé, mais elle veut absolument vous voir. »

Il passa la main sur ses yeux appesantis pour chasser le rêve qui flottait encore devant son souvenir, et renouvela la compresse glacée qui devenait si vite brûlante sur le front de madame Auverd.

« Restez ici, dit-il brièvement, je remonte à l'instant. »



Il descendit le vieil escalier de pierre dont les murs suintaient dans cette saison humide et froide, et songea, peut-être pour la première fois, que cette maison pouvait paraître triste et maussade.

La porte du salon était restée ouverte, et une seule bougie, posée sur la cheminée, ne servait qu'à rendre plus saillantes les ombres qui remplissaient l'immense pièce.

Il chercha des yeux la personne qui le demandait.

Une forme sombre, svelte sous un long manteau de voyage, se détacha de la muraille et s'avança vers lui.

Le rêve de Marc le poursuivait-il encore? Une petite main se posa sur la sienne, et une voix pleine d'affectueuse compassion murmura aussitôt :

« J'ai appris que ma tante est malade, et je viens vous aider à la soigner.

— Vous!... »

Ce fut tout ce qu'il put dire.

« Elle n'est pas plus mal? demanda Audry avec une inquiétude soudaine.

— Non... Il y a eu une crise hier, mais le docteur ne se prononcera que le vingt-unième jour... si elle vit jusque-là.

— A-t-elle sa connaissance?

— Oh! non, elle ne voit rien de ce qui se passe près d'elle... »

Il avait dit tout cela d'une voix presque dépourvue d'inflexions, lui répondant machinalement, mais ne comprenant pas bien encore qu'elle était là, devant lui, demandant à le soutenir dans cette épreuve suprême, et venant remplir près de sa mère un ministère de charité.

« Alors, reprit-elle, je peux monter près d'elle sans craindre de l'impressionner... »

Elle jeta son manteau sur une chaise, et rejeta sur ses épaules la mantille de dentelle qui enveloppait sa tête..

Cette simple action rappela Marc à lui-même.

« Arrêtez! s'écria-t-il, il est impossible que je vous laisse pénétrer dans la chambre de ma mère! Vous avez commis un acte de la plus grande imprudence en venant respirer l'air empoisonné de cette ville! Comment avez-vous su que ma mère est malade?

— Par mademoiselle de Kernoël... Je croyais, ajouta-t-elle avec une expression de doux et timide reproche, que nous étions devenus assez amis, à Pau, pour que ma présence ne vous fût plus désagréable... »

Une profonde rougeur envahit le visage de Marc.

« Désagréable! répéta-t-il avec un geste expressif. Ne voyez-vous pas que je ne pense qu'à vous en ce moment, et que, si vous restiez, j'éprouverais à votre sujet une inquiétude qui s'ajouterait lourdement, croyez-le, à celle que m'inspire l'état de ma mère... Comment madame Harmel vous a-t-elle laissée partir?

— A grand'peine, je vous assure; mais ma résolution était inébranlable. On disait que vous ne pouviez même trouver de garde pour ma tante, et j'aurais été ingrate, bien ingrate, si je n'avais saisi cette occasion de lui payer la dette contractée envers elle.

— Hélas! que lui deviez-vous? murmura-t-il, se rappelant tout ce qui s'était passé dans ce salon même, et croyant la voir encore, pâlie, sérieuse, penchée sur son ouvrage, près de la fenêtre.

— Voulez-vous me laisser entrer dans sa chambre?

— Non, vraiment, je ne le puis pas! répondit-il avec agitation. Vous n'êtes pas accoutumée à cet air malsain, et dès demain, je vous reconduirai au chemin de fer...

— Je vois, dit-elle d'un ton décidé, qu'il faut employer les grands moyens... Monsieur Marc, je veux rester!

— Et si je ne le veux pas? répliqua-t-il vivement, d'un ton brusque.

— Vous pouvez me renvoyer de cette maison, mais non m'interdire le séjour de Penvan... Je suis majeure, monsieur, et je vous donne ma parole que si je ne soigne pas ma tante, j'irai aider mademoiselle Octavie à veiller son frère.

— Vous parlez comme une enfant, dit-il d'une voix étouffée. Comme vous faites bon marché de votre vie!

— Non, vous vous trompez... Je suis assez jeune pour aimer la vie, si peu heureuse qu'elle m'apparaisse; mais j'ai la confiance intime de ne point tomber malade, et vous savez de quel soutien est le moral dans toute épidémie... Dois-je aller chez mademoiselle de Kernoël?

— Ça serait encore pis, sa domestique est mourante...

— Alors, je reste!

Et Audry, prenant la bougie d'une main résolue, gravit d'un pas rapide les larges degrés de pierre.

Elle s'approcha du lit et contempla un instant la malade.

« Pauvre tante! murmura-t-elle avec compassion. Que lui faites-vous, monsieur Marc?

— En ce moment, on se borne à lui faire absorber du vin, du bouillon, et à entretenir sur son front des linges imbibés d'eau froide... Mais attendez à demain à commencer vos charitables fonctions... Vous devez être épuisée de ce long voyage.

— Moi! Vous oubliez que les voyages sont mon ancien élément, et que deux nuits de chemin de fer ne sont rien pour moi.

— Mais je vous déclare que je m'oppose absolument à ce que vous veilliez cette nuit! dit-il d'un ton ferme. Voulez-vous tomber malade à votre tour?

Elle le regarda un instant.

« Soit, répondit-elle, je consens à dormir ce soir. Désormais, nous partagerons également les



veilles... Quand onze heures sonneront, je vous laisserai... »

Le rêve de Marc se réalise. Deux petites mains adroites lissent la chevelure grise dont les mèches éparses donnaient un air hagard à la malade; les oreillers sont relevés, le couvre-pied arrangé sur le lit en désordre.

Marc regarde la pendule, et quand Audry vient s'asseoir à côté de lui, son cœur a un battement de joie irraisonnée à la pensée qu'une demi-heure s'écoulera jusqu'au moment de son repos.

« Que de changements bizarres dans la vie! murmure-t-il d'un ton ému. Qui eût dit que nous nous rencontrerions de nouveau sous ce toit!

— Toutes les rencontres sont étranges, répondit-elle. Je me rappelle la surprise que j'éprouvai en vous apercevant sous les ombrages du parc de Pau. »

Il ne répliqua rien, ne voulant pas lui dire qu'il allait l'y chercher, qu'il avait senti le besoin de connaître son sort, de savoir si elle était bien traitée et heureuse.

« Je me rappellerai toujours Pau avec plaisir, reprit-elle.

— Et moi aussi... Il n'y a qu'une heure, je rêvais que j'étais sous ces grands arbres majestueux, dont notre climat ne connaît point la végétation puissante.

— Oui, quels beaux arbres! Et comme leurs racines se détachaient, blanches, sur cet épais tapis de mousse! dit-elle d'un ton rêveur. Était-ce donc la première fois que vous visitiez ce pays?

— Oui, j'ai très peu voyagé.

— Vos affaires vous en empêchaient? »

Il rougit légèrement,

« Je n'admettais, en fait de voyages, que ceux auxquels on peut assigner un but utile.

— Et vous aviez raison en thèse générale, quoi qu'il soit légitime aussi de chercher un peu de repos et de plaisir en allant admirer les œuvres du bon Dieu et les grandes choses dues au génie de ses créatures... »

Elle se leva pour faire absorber à la malade inconsciente quelques cuillerées de vieux vin, et reprit sa place près du feu.

« Pauvre tante! J'ai l'espoir que nous la sauverons, avec l'aide du ciel... L'avez-vous demandé, monsieur Marc, ce secours sans lequel tous nos efforts sont stériles?

— Hélas! je ne sais guère prier.

— Alors, il faut apprendre, dit-elle. L'homme, vous le savez, jette la semence, mais c'est Dieu qui la féconde par sa pluie et son soleil... Soignons votre pauvre mère, mais appelons à nous le Maître de la vie... Voulez-vous que je fasse tout haut une prière pour nous deux? »

Elle s'agenouilla, et d'une voix basse et harmonieuse, récita la divine oraison où le Christ lui-même a formulé notre adoration, nos besoins, nos vœux. Les lèvres de Marc s'agitèrent, retrou-

vant les mots lointains qu'il balbutiait dans son enfance, et dont son âme, soudain attendrie, entrevoyait le sens sublime, la simple et merveilleuse élévation.

Son esprit orgueilleux avait cru jadis pouvoir se passer de Dieu. Il s'était fait une sorte de bonheur passif d'où il croyait planer au-dessus des croyances religieuses. Mais il y avait des heures où le vide s'était fait sentir. Quelle intelligence peut, sans se sentir affamée, se contenter pour pâture du doute et de la négation? Quel cœur non corrompu, non asservi jusqu'à la honte, peut dire avec vérité qu'il trouve son bonheur dans les choses d'ici-bas? Quelle âme immortelle n'a de ces heures de crise où ce qui passe lui semble infiniment plus petit qu'elle? Quelle conscience, enfin, même engourdie par une longue indifférence, n'a ses aspirations vers la lumière, et ses remords de ne point chercher à la connaître?

Deux fois, depuis peu de temps, Marc avait vu la religion intervenir dans sa vie. Il l'avait vue assise au lit de mort d'une pauvre fille, lui adoucissant le suprême passage, lui inspirant une humble confiance, bien autrement admirable, bien autrement sublime, surtout, que le scepticisme stoïque des philosophes anciens. Il l'avait vue ensuite animant le cœur d'Audry, lui donnant la patience, la douceur, sans abattre sa fierté, et la ramenant aujourd'hui sous ce toit où elle avait souffert, pour soigner sa tante, au péril de sa vie, comme elle avait soigné Jeanne au mépris de ses répugnances et de sa délicatesse. Il se sentait attendri et respectueux. Il ne niait plus, il était bien près de s'incliner, et, chose d'ailleurs moins étrange et moins rare qu'on ne le pense, cette foi qu'avait repoussée son orgueil, ce n'était point par l'intelligence qu'elle pénétrait en lui, mais par le cœur. Il avait nié le foyer divin, et la chaleur de ce foyer, en se faisant sentir à son âme, lui révélait la lumière avant même que ses yeux se fussent ouverts.

Audry se tut, mais continua à prier tout bas. Et quand le timbre fêlé de la pendule résonna dans la chambre silencieuse, elle tendit la main à Marc, lui disant avec un sourire plein de douceur et de simplicité :

« Vous n'êtes pas fâché de me voir ici, n'est-ce pas? »

Il n'épancha point le flot joyeux qui montait de son cœur à ses lèvres au milieu même de ses angoisses filiales, mais il serra la petite main confiante d'Audry en répondant avec une gravité affectueuse :

« Vous savez bien que je n'en suis fâché que pour vous.

## XXIV

Marc céda, vers l'aube, à la fatigue qui l'accablait. Sa mère était elle-même tombée dans un sommeil lourd, et, n'entendant plus sa plainte, il



se laissa malgré lui aller au repos, étendu dans son fauteuil.

Quand il ouvrit les yeux, un brillant soleil d'hiver envoyait sa lumière à travers les rideaux soigneusement baissés, un bon feu flambait dans la haute cheminée, et une bouilloire chantait devant les bûches ardentes.

Il n'y avait personne dans la chambre, mais il s'avança doucement vers le lit, et devina que ce n'était point la servante qui avait arrangé les cheveux de madame Auvrard, et placé sur sa tête un bonnet bien blanc. Sur la table régnait un ordre parfait; les fioles vides avaient disparu, les autres étaient soigneusement rangées, et l'on n'eût aperçu nulle part le moindre grain de poussière.

Il posa ses lèvres sur le front de sa mère; elle lui parut plus calme, bien qu'encore inconsciente, et d'ailleurs, il était dans une disposition d'esprit bien différente de celle de la veille, et il se répéta avec attendrissement qu'on sauverait la chère malade.

Un pas léger lui fit tourner la tête. Audry, simplement, mais correctement habillée d'une robe grise, venait d'entrer dans la chambre.

« Elle a meilleur visage qu'hier soir, dit-elle à voix basse en désignant le lit.

— Et elle a reposé cette nuit, répondit-il, car je me suis endormi, ce qui ne m'était guère arrivé ces jours derniers. Je n'ai pas besoin de vous demander quelle main soigneuse l'a ainsi arrangée, cette pauvre mère... »

Audry sourit.

« J'ai réussi à ne pas vous éveiller... Maintenant, je viens vous chercher pour déjeuner... J'ai pensé que vous n'aimeriez pas à descendre, et que je pouvais préparer notre petit repas dans le cabinet voisin de cette chambre. Les rôties sont prêtes, venez, nous laisserons la porte ouverte, et nous surveillerons jusqu'au moindre mouvement de votre mère. »

Marc, étouffant le bruit de ses pas, la suivit dans la pièce voisine.

C'était une petite chambre lambrissée de chêne, qui servait de lingerie. De hautes armoires luisantes, aux ferrures de cuivre, la remplissaient entièrement. Il y avait une cheminée, dans laquelle Audry avait allumé un bon feu, et elle avait transporté près de cette cheminée une petite table, couverte en ce moment d'une serviette blanche, et sur laquelle étaient déposées deux tasses anciennes et une théière en porcelaine.

« Vous preniez du thé à Pau... Nous allons déjeuner à l'anglaise », dit-elle.

Elle se baissa, prit une assiette de rôties, placée près du feu, et se mit en devoir de faire le thé.

« Je suis confus de vous voir prendre cette peine, dit-il, avançant des chaises.

— Je faisais chaque matin le thé de ma grand-mère... Si vous saviez quel temps délicieux cela me rappelle! »

Elle étouffa un soupir, et s'assit en face de lui. Une bonne odeur de beurre frais se dégageait des rôties bien chaudes, et un nuage parfumé flottait autour de la théière.

Marc pensa qu'il n'avait jamais rien vu de si gracieux qu'Audry remplissant ces fonctions domestiques. Il entrevoyait, pour la première fois, ce que peut être la poésie du foyer.

« Vous devez regretter vos voyages, dit-il. Cette vie pleine de changements et d'excitation doit plaire à une jeune fille, et l'existence sédentaire vous est, sans doute, plus pénible qu'à d'autres. »

Audry secoua la tête.

« Vous vous trompez, dit-elle. Je n'étais pas faite pour errer sans cesse dans des lieux nouveaux; je rêvais un genre de vie dont les voyages ne fussent que l'incident; je souhaitais ardemment de nouer des amitiés durables, j'avais soif de régularité, d'ordre, d'habitudes... Enfin, je désirais un logis, ce quelque chose de doux, de sacré, que les Anglais résument dans leur mot intraduisible : le *home*. »

Marc ouvrit la bouche pour répondre, puis s'arrêta, embarrassé. Ce ne fut qu'au bout d'une minute d'hésitation qu'il dit d'une voix plus basse :

« Cependant, vous avez trouvé cette régularité, ces habitudes, cet ordre, enfin, dans la maison de ma mère... »

— L'ordre n'est pas nécessairement la monotonie, répondit-elle en souriant. Mais j'aurais pu accepter tout cela si ma pauvre tante m'eût aimée... »

Il tourna nerveusement sa cuiller entre ses doigts, et reprit avec une agitation visible :

« J'ai compris trop tard que la sympathie, en effet, vous avait manqué... Moi-même, j'ai été si injuste!... »

— J'avais bien peur de vous, dit-elle en souriant. Vos visites du dimanche étaient ma terreur... Il me semblait que vos yeux me poursuivaient pour découvrir la moindre imperfection cachée au fond de mon âme... »

Il eût voulu répliquer; une question brûlait ses lèvres : Et maintenant?... Mais il ne dit rien, et Audry, posant sa tasse vide, se leva pour retourner auprès de sa tante.

Presque aussitôt le médecin entra.

Il trouva une détente dans l'état de madame Auvrard. Sans que ce mieux pût être décisif, il devait la disposer à subir plus heureusement les phases de la maladie. Enfin, Marc, lui ayant demandé s'il pouvait s'absenter une journée, il déclara qu'il n'y voyait aucun inconvénient.

« Alors, je vais régler quelques affaires urgentes... Voyez, mademoiselle Audry, vous nous portez bonheur... Je vais vous confier ma mère jusqu'à ce soir... »

— Restez jusqu'à demain si vos affaires l'exigent, je vous enverrai des télégrammes. »



Un peu rassuré, il partit presque aussitôt, et ayant reçu le soir une dépêche aussi satisfaisante que possible, il remit au lendemain son retour à Penvan.

Il était près de midi lorsque l'omnibus le déposa à la porte de la maison de sa mère. Le temps avait changé, une pluie fine et continue enveloppait d'un voile grisâtre la tour de l'église et le bouquet d'arbres dépouillés de la place.

Marc était transi en montant l'escalier de pierre, mais une impression de douce chaleur et un sentiment de bien-être s'emparèrent de lui lorsqu'il ouvrit la porte de la chambre. Tout était brillant, rangé, la malade reposait sur un lit de neige, et dans le cabinet voisin, près d'un feu joyeux, le dîner était préparé sur cette petite table à laquelle deux personnes seulement pouvaient trouver place.

Audry lui tendit la main avec un sourire encourageant.

« La nuit a été bonne, et ma tante a parlé ce matin pour demander à boire.

— Vous a-t-elle reconnue? demanda-t-il avec empressement.

— Elle a attaché sur moi un regard un peu vague, mais elle est si faible qu'elle ne s'est probablement pas rendu compte de ma présence auprès d'elle... J'ai vu mademoiselle Octavie... Son frère est presque bien, et elle viendra chaque jour nous consacrer une heure.

— J'en serai heureux, surtout pour vous, » dit-il d'un ton pénétré.

Ils s'assirent de nouveau à cette petite table, ayant l'air, disait gaiement Audry, de jouer à la dinette. Marc sentait se détendre son esprit, accablé par l'inquiétude. C'était un repos délicieux d'être en face de cette jeune fille si gracieuse et si simple, qui, sans même penser qu'elle accomplissait une action presque héroïque, était venue de si loin affronter un mal épidémique. Elle n'avait plus peur de lui, et laissait voir tout le charme de son esprit, toute la générosité de son cœur. Elle n'avait qu'un souci :

« Comment votre mère acceptera-t-elle ma présence en revenant à elle? demandait-elle à Marc.

— Elle est trop juste et trop droite pour ne pas comprendre et apprécier la grandeur de votre dévouement », répondait-il avec conviction.

Les jours se passèrent, amenant dans leur cours inévitable des phases diverses d'inquiétude et d'espoir. Parfois, la malade semblait reconnaître ceux qui l'entouraient, sans témoigner toutefois d'étonnement ou de plaisir; ces lueurs de connaissance étaient passagères et rapides comme l'éclair, et le curé de Penvan, qui venait la voir, ne saisissait jamais l'instant lucide qu'Audry appelait de ses vœux.

Mademoiselle Octavie venait chaque jour, selon sa promesse, et emmenait Audry respirer l'air hors de la ville. Son frère était en convalescence,

et l'on avait pu cacher à ses filles le danger qu'il avait couru. D'ailleurs, l'épidémie diminuait de violence, et les cas de guérison devenaient plus nombreux.

Le vingtième jour de la maladie de madame Auvrard arriva. La fièvre était plus forte depuis quelques heures, et chacun sentait qu'une crise se préparait et devait être décisive. Mademoiselle Octavie avait rencontré Marc le matin, debout, immobile et anxieux, contre un pilier de l'église, et Audry refusa de quitter sa tante pour faire sa promenade habituelle.

Une agitation qui s'accroissait d'heure en heure s'était emparée de la malade; les traits de Marc étaient pâles, ravagés, et ses lèvres serrées tremblaient convulsivement.

Le regard d'Audry allait du visage enflammé de sa tante à cet autre visage morne et contracté, et elle priait ardemment, silencieusement, lorsque, la porte de la chambre s'ouvrant sans bruit, la servante déposa sans rien dire sur la table le courrier qui venait d'arriver.

La main de Marc remua distraitemment, sans les ouvrir, les lettres d'affaires à son adresse; mais la jeune fille tressaillit en apercevant son nom écrit d'une grosse écriture d'enfant sur une petite enveloppe carrée de teinte grisâtre.

Elle se retira dans l'embrasure de la fenêtre, déchira l'enveloppe et lut ce qui suit :

« Pau, lundi matin.

« Chère et bonne mademoiselle Audry, nous avons beaucoup, beaucoup de chagrin. Quand vous avez été partie, presque tout de suite, bonne-maman a été prise de fièvre et de toux. On l'a bien soignée, et elle va heureusement beaucoup mieux. Mais le médecin ne veut pas qu'elle quitte sa chambre, et elle est bien tourmentée à cause de nous. Une des femmes de chambre de l'hôtel nous a promenées ces jours derniers, mais bonne-maman dit que cela ne peut continuer, et qu'il nous faut une institutrice... et même, si vous ne revenez pas, on en prendra une autre... Oh! comme nous pleurons, ma sœur et moi, à cette idée!... Il y a ici une demoiselle anglaise qui veut bien rester avec nous tout l'hiver, mais pas pour un temps plus court. Mais vous reviendrez, n'est-ce pas? Je suis sûre que votre tante est mieux, nous avons prié pour elle comme vous nous l'avez dit. Pensez que nous vous aimons bien, que bonne-maman a pleuré aussi de ne plus vous avoir... Et même, si vous revenez, je crois que bonne-maman vous gardera près d'elle, même quand nous irons au couvent.

» Bonne-maman est encore trop faible pour écrire. Vous trouverez que j'ai fait bien des fautes, et vous verrez bien qu'il faut revenir nous donner nos chères leçons, toujours si amusantes avec vous.

» Nous vous embrassons toutes les deux. En-



voyez une dépêche pour dire à bonne-maman que vous revenez tout de suite.

« Votre petite élève qui vous aime,

» MARGUERITE HARMEL. »

« P. S. Bonne-maman me charge d'ajouter que la dépense de votre retour ne regardera qu'elle. »

Une pâleur mate s'accroissait sur le visage d'Audry, tandis qu'elle lisait cette lettre. Quitter sa tante avant que le médecin répondit d'elle, c'était impossible. Et la convalescence!... Marc ne pouvait rester indéfiniment éloigné de ses affaires; il devrait quitter sa mère avant qu'elle eût retrouvé ses forces; or, à l'âge de madame Auvrard, la santé ne revient pas vite, hélas! Mais quel sacrifice entraînait le devoir généreux qu'elle s'était imposé! Perdre cette situation vraiment facile et douce, qui pouvait devenir stable, puisque madame Harmel parlait de la garder près d'elle, et recommencer à vivre sous un toit nouveau, au milieu d'inconnus!...

Audry restait immobile, non pas indécise, non pas hésitante, mais accablée. Marc, qui la regardait avec inquiétude, vit trembler violemment la main qui tenait la lettre, et bientôt, des larmes coulèrent sur le visage de la jeune fille.

« Qu'avez-vous? dit-il, se levant vivement et s'avancant vers elle. Est-ce une mauvaise nouvelle? »

— Oui, répondit-elle avec effort, une personne que j'aime est souffrante. »

Et elle fit un pas pour sortir de la chambre.

« Une personne que vous aimez? reprit-il, l'arrêtant. Est-ce... quelqu'un de vos parents? »

— Non, c'est une amie... »

Elle dit ces mots brièvement, et sortit sans se retourner, le laissant en proie à une anxiété et à une hésitation pénibles.

Elle ouvrit la porte de sa chambre, prit une feuille de papier, et écrivit rapidement quelques lignes. Puis, se penchant sur l'escalier de pierre, elle appela la servante.

« Portez ceci au télégraphe, je vous prie, dit-elle, et le plus tôt possible. »

Quand elle rentra dans la chambre de madame Auvrard, elle rencontra le regard de Marc, grave et interrogateur. Mais elle avait déjà recouvré sa sérénité, et elle alla s'asseoir à sa place habituelle, au chevet de sa tante.

« Je croyais que nous étions amis, dit Marc d'une voix basse et altérée.

— Je le crois toujours, répondit-elle, essayant un faible sourire.

— Cependant, vous avez un souci, un chagrin, même, et vous ne m'en faites point part.

— Plus tard, dit-elle, détournant la tête. Ne nous occupons aujourd'hui que de notre chère malade... »

Bientôt, en effet, l'angoisse qui pesait de plus en plus lourdement sur Marc lui fit presque

oublier cet incident. La crise augmenta de violence à mesure que le jour tombait, et le danger s'accroît à un tel point, pendant la nuit, que le curé, appelé en hâte, administra le sacrement des mourants.

Marc, le front enseveli dans ses mains, sanglotait convulsivement.

« La voir mourir sans un mot, sans un regard! murmurait-il, c'est trop affreux!... »

Mais quand ses yeux hagards rencontraient le doux visage d'Audry, inondé de larmes et exprimant une si douce compassion, son désespoir farouche perdait de son amertume; il retrouvait une larme, et répétait avec une ardeur intense les prières qui s'échappaient des lèvres de la jeune fille.

Vers le matin, cependant, le docteur, qui veillait, poussa un léger soupir de soulagement.

« Courage! dit-il, il y a une détente... Si elle peut s'endormir, je répondrai de sa vie. »

Et comme les premiers rayons du soleil venaient frapper le lit de la malade, elle se calma par degrés et tomba dans un sommeil réparateur, un sommeil calme et profond, comme elle n'en goûtait plus depuis de si longs jours.

Marc sanglotait encore, mais l'espérance gonflait doucement son cœur, et un sourire plein d'ardente sympathie brillait sur le visage fatigué d'Audry.

## XXV

Madame Auvrard recouvre lentement, bien lentement ses forces. Elle soulève parfois ses paupières alanguies, parfois une larme dont elle ne dit point la cause roule lentement sur sa joue amaigrie. Mais elle parle à peine, et de longs jours s'écoulent sans qu'elle réponde autrement que par des paroles brèves et entrecoupées aux tendres questions de son fils et d'Audry.

Elle n'a témoigné à cette dernière ni surprise, ni mécontentement, ni satisfaction non plus. Elle reçoit ses soins, elle s'abandonne à ses prescriptions, mais elle s'absorbe en une tranquillité silencieuse, soit qu'elle jouisse de ce bien-être à demi inconscient de la convalescence, soit qu'elle cherche à recueillir ses pensées ébranlées et ses souvenirs momentanément altérés par l'affection cérébrale qui a compliqué son état.

Voici huit jours que le docteur a répondu d'elle. Marc, rassuré, le cœur joyeux, se dispose à partir.

« Je reviendrai bientôt, chère mère, dit-il d'une voix basse et douce; vous savez que mon cœur et ma pensée demeurent avec vous... Jamais je n'avais si profondément senti la tendresse que je vous porte que pendant ces jours d'angoisse... Je vous confie à mademoiselle de Brélyon... »

Il fit une légère pause. Sa mère resta silencieuse, et il reprit avec émotion :



« Elle a été si dévouée, si admirable! Je ne sais ce que je serais devenu sans elle... »

Deux yeux singulièrement clairs sont fixés sur les siens, deux yeux pénétrants qui, tout à coup, se voilent et se détournent pour laisser échapper une larme.

« Ma mère, qu'avez-vous? s'écrie-t-il, anxieux. Ne vous rejouissez-vous pas de nous être rendue? La vie vous est donnée de nouveau, et vous recouvrirez bientôt vos forces!

— Mes forces! répète-t-elle d'une voix faible. C'est fini... M'avais-tu vue pleurer jusqu'à ce jour?

— Mais pourquoi pleurer, ma mère? »

Elle ne répond rien.

« Vous n'êtes pas fâchée de voir votre nièce près de vous? »

Elle hésite un instant.

« Non, » dit-elle brièvement.

Il l'embrasse avec tendresse, et, en sortant de la chambre, se trouve en face d'Audry.

« Je reviendrai dans trois jours, dit-il. Je vous confie ma mère, pardonnez-lui si elle ne vous a pas encore exprimé sa gratitude, elle est si faible!

— Je ne lui en veux pas, dit la jeune fille avec son beau sourire.

Il fait un pas pour s'éloigner, puis se ravise :

« Egoïste, oublieux que je suis!... Je n'ai pas songé à vous demander si... si, reprend-il d'une voix altérée, vos intérêts ne sont pas lésés par votre présence parmi nous... »

— Soyez tranquille, rien ne s'oppose à ce que je reste aussi longtemps que je serai nécessaire.

— Et... »

Une rougeur inaccoutumée envahit son visage.

« Et si ma mère... vous demandait de... rester près d'elle, libre, cette fois, et aimée... comme une fille? »

— Ne préjugeons pas l'avenir, dit-elle, posant a main sur le bouton de la porte de sa tante.

Celle-ci paraît dormir.

Audry ranime le feu près duquel l'eau siffle et chante doucement dans la bouilloire de cuivre. Elle drapé les vulgaires rideaux de coton qui, sous sa main légère, prennent des plis presque gracieux, elle range les fioles et les tasses, puis, s'emparant d'une corbeille, elle s'assied près du feu et commence à travailler.

Les flammes lèchent joyeusement la pierre noircie dont les armes grossièrement sculptées se détachent lourdement sur le fond de la cheminée; la bouilloire chante toujours, et Audry soupire involontairement.

Ah! pourra-t-elle un jour, si lointain qu'il soit, s'asseoir à un foyer dont elle soit la maîtresse? Entendra-t-elle un jour, dans le silence de sa propre maison, cette petite voix flûtée de la bouilloire tremblotant sur les cendres rouges?...

Audry ne le sait pas... Peut-être devra-t-elle vivre toujours chez les autres, ou bien, si elle réalise son rêve, ce sera dans sa vieillesse, quand

elle aura pendant longtemps amassé le prix de son temps, de ses forces prodiguées, de ses belles années joyeuses... Ce sera quand, faible, dégue, isolée dans la vie, elle n'aura plus l'espoir d'être aimée de personne... Lui restera-t-il alors la force de jouir de cette tardive indépendance? Le plaisir d'être chez elle ne sera-t-il pas émoussé? Sentira-t-elle autre chose que le vide et la solitude dans ce *home* désert que n'égaieront point d'enfants joyeux?

Une larme tombe soudain sur le linge qu'elle reprend, mais elle l'essuie de sa main courageuse. N'est-il pas un Hôte divin qui habite les cœurs solitaires et les plus tristes logis?... Audry sait par expérience que cet Ami-là ne nous fait jamais défaut.

Elle plie soigneusement la serviette dont elle vient de réparer l'usure, et, tout en en cherchant une autre, son regard se dirige vers le lit...

Mais elle tressaille involontairement... Les yeux de sa tante sont attachés sur elle avec une persistance singulière. Depuis combien de temps?

Audry dépose son ouvrage, et va prendre la main presque diaphane qui pend languissamment hors du lit.

« Etes-vous mieux, chère tante? Désirez-vous quelque chose? »

Madame Auvrard fait un geste négatif.

« Restez près de moi », dit-elle faiblement.

Audry s'agenouille doucement, tenant toujours la main de sa tante.

« Est-ce... est-ce Marc qui vous a fait venir? »

La faiblesse des intonations empêche de sentir l'angoisse, l'angoisse jalouse, mais douloureuse qui inspire ces mots.

« Non, ma tante... J'ai appris par mademoiselle de Kernoël que vous étiez malade, qu'il n'y avait point de femme près de vous... Je me suis souvenue que j'ai dormi sous votre toit et mangé votre pain, et je suis partie, voilà tout... »

Madame Auvrard regarde toujours ce doux visage, qu'elle a entrevu, penché sur elle, pendant les longues heures de fièvre.

Quelque chose d'indéfinissable passe sur ses traits vieillies et changés, quelque chose qui tient de la souffrance, du regret et de l'attendrissement.

« Embrassez-moi », dit-elle avec douceur.

Et ce simple mot remue tout ce qu'il y a de tendresse comprimée dans le cœur d'Audry. Elle appuie ses lèvres sur le front ridé de sa tante et des sanglots soulèvent sa poitrine.

« Ne pleurez pas, dit madame Auvrard; laissez les larmes aux femmes de mon âge... »

Audry domine enfin son émotion.

« Allez, mon enfant, laissez-moi reposer... Comme je suis faible! Comme mes idées sont confuses!... »

Elle soupire, ferme les yeux, et de ses paupières closes coulent encore ces larmes qui humilient son orgueil et qui pénètrent douloureusement le cœur d'Audry...



De ce jour, la jeune fille se sentit acceptée dans cette maison; elle eût pu même se croire aimée si une tristesse étrange n'eût accompagné la douceur des manières de madame Auvrard, l'absorbant tout entière, et la rendant en apparence indifférente aux témoignages d'affection de son fils et de sa nièce.

Marc était anxieux; il s'affligeait du silence que gardait sa mère, de ses distractions continuelles, et surtout de la souffrance latente qu'elle refusait d'épancher, et dont elle ne convenait même pas.

« Ma mère vous a-t-elle demandé de demeurer près d'elle? dit-il un jour à Audry, sans oser regarder son visage.

— Non », répondit-elle doucement.

Il répéta souvent cette question, et toujours la même réponse y fut faite.

Bientôt madame Auvrard put se lever et s'asseoir dans un fauteuil. Audry avait en vain recouru à toutes les ressources de son esprit pour la distraire, pour amener un sourire à ses lèvres.

« Je ne peux rien pour elle, il est temps que je songe à partir », dit-elle un jour avec découragement à mademoiselle de Kernoël.

Mais ce jour-là même celle-ci reçut la visite de Marc, qui passait maintenant sur la ligne fermée la moitié de sa vie.

Il était plus pâle qu'à l'ordinaire.

« Je viens vous parler de mademoiselle de Bré-lyon, » dit-il sans préambule.

Mademoiselle Octavie fit un petit signe amical qui signifiait :

« Cela ne m'étonne pas. »

Marc s'essuya le front (il faisait cependant très froid), et, regardant avec inquiétude l'aimable vieille fille :

« Il est temps, dit-il d'une voix émue, que la situation d'Audry se décide. Je m'étonne qu'on ne la rappelle pas à Pau... Savez-vous si elle reçoit des lettres de madame Harmel?

— Elle ne retournera plus à Pau, dit mademoiselle Octavie, secouant la tête. Il y a plus de quinze jours qu'elle a dû choisir entre sa situation et le devoir qui la retenait près de votre mère. »

Marc poussa une exclamation étouffée.

« Quoi! madame Harmel, cette femme si bonne, n'a pu lui accorder un délai?

— Madame Harmel est tombée malade; il lui fallait une institutrice, et elle n'en trouvait pas qui consentissent à entrer chez elle pour peu de jours. »

Marc se souvint de la lettre qui avait agité et affligé Audry.

« C'est regrettable, quoique j'aie approuvé notre jeune amie, reprit mademoiselle de Kernoël, car on l'aimait assez, dans cette famille, pour la garder même après le départ des enfants; on le lui avait presque promis.

— Tout est fini? dit-il d'une voix étouffée.

— Hélas oui! »

Une expression singulière, mêlée de soulagement, parut sur le visage de Marc et surprit mademoiselle Octavie.

« Savez-vous, reprit-il, que je suis tenté de m'en réjouir? Je craignais que son attachement à ces enfants ne l'empêchât d'accepter les propositions de ma mère.

— Quelles propositions? » demanda mademoiselle de Kernoël, le regardant fixement.

Ce regard le fit rougir, sans qu'il sût pourquoi.

« Mais, répondit-il avec embarras, ma mère ne peut manquer de lui offrir de demeurer près d'elle.

— Elle ne l'a point encore fait?

— Non, mais si elle tarde, je lui en suggérerai l'idée.

— Et croyez-vous donc qu'Audry serait heureuse ici?

— Peut-être, maintenant... »

Mademoiselle de Kernoël le regarda de nouveau d'un air moitié sérieux, moitié moqueur.

« Voyons, dit-elle, ne croyez-vous pas qu'Audry a assez vécu chez les autres? »

Il devint pâle, et saisit machinalement le bras de son fauteuil.

« Ah! oui!... Vous songez à la marier... »

Ces paroles sortirent avec peine de ses lèvres.

« Sans doute, je songe à la marier! dit mademoiselle Octavie, haussant doucement les épaules. Ne m'aidez-vous pas?

— Je ne pensais pas... Non cette idée ne m'était pas venue », répondit-il avec effort.

Elle lui tendit la main avec un bon sourire.

« Comment, Marc, dit-elle gaiment, est-ce à une vieille fille comme moi à vous ouvrir les yeux? Mon pauvre ami, il y a longtemps que vous aimez Audry... Demandez-lui d'être votre femme. »

Il tressaillit violemment, la regarda d'un air égaré, puis cacha son visage dans ses mains.

Il l'aimait? Était-ce bien vrai?...

Son cœur, ce cœur longtemps emprisonné sous les glaces d'un hiver impitoyable, commençait à battre doucement et à lui dire un chant de fête..

Marc, Marc, ne l'aimais-tu pas le jour où tu pleuras de voir ta mère injuste envers elle?

Ne l'aimais-tu pas quand tu partis pour savoir, disais-tu, si elle était heureuse dans une famille étrangère?

Ne l'aimais-tu pas, quand une joie ineffable éclaira ton âme en la rencontrant sous les ombrages tranquilles du parc de Pau? Et quand tu traversais la France pour t'agenouiller, toi, hier encore sceptique, sur la tombe qu'elle chérissait, dis, ne l'aimais-tu pas?

Et ce jour béni où, dans ton angoisse, tu la vis apparaître près de ta mère malade, ce jour où ton inquiétude fut traversée d'un rayon de bonheur intense; et cet autre jour où tes lèvres répétaient après elle une prière à demi oubliée, tandis que ton âme la suivait, aveugle, docile, dans les



régions célestes où elle puise sa force et sa consolation, ah ! ne l'aimais-tu pas ?

Il releva la tête, et rencontra le regard ému et mouillé de larmes de mademoiselle Octavie.

« Oui, je l'aime, et je ne le savais pas », dit-il d'un accent profond.

Et, presque aussitôt, la crainte, le doute s'emparant de lui :

« Mais elle ? s'écria-t-il, elle si jeune, si charmante, pourrait-elle aimer un être vieilli, sévère comme je le suis ? Je n'ai pas eu de jeunesse ! ajouta-t-il, joignant instinctivement les mains.

— Je le sais, répondit-elle, mais Audry l'a éveillée en vous... Ne vous méprenez pas sur mes paroles ; ne croyez pas que j'aie osé, avant le temps, sonder ce cœur si candide et si pur. Je ne sais si elle a de l'affection pour vous, mais je crois que vous pouvez la rendre heureuse, et quant à elle... (la voix de mademoiselle Octavie faiblit légèrement,) quant à elle, c'est un trésor... »

Il secoua la tête avec une sorte de désespoir.

« Elle ne voudra pas m'épouser ! dit-il. Je suis si indigne d'elle ! J'ai envisagé l'existence sous un jour si sombre, si amer ! Trouverait-elle seulement en moi un écho pour ses jeunes et radieuses pensées ? Il n'y a plus de fleurs dans mon âme : le doute et l'égoïsme les ont flétries... La jeunesse morte peut-elle reverdir ? »

Mademoiselle de Kernoël étendit la main vers la place, vers le bouquet d'arbres noirs et dépouillés dont le vent agitant les rameaux.

« Voyez ces arbres, dit-elle avec un sourire ; que faut-il pour les charger de bourgeons et les couvrir de feuillage ? Un peu de soleil... Mon ami, une affection pure et douce, une affection fidèle et chaste, comme les cœurs de chrétiens la peuvent ressentir, rendra de même à votre âme la jeunesse et le bonheur... Croyez-moi, espérez. Je vous ai vu, entraîné par cette enfant, prier sous les voûtes de notre vieille église, et quelque chose me dit que vous n'avez pas seulement demandé à Dieu la vie de votre mère, mais encore la vie de votre âme... Allez, Marc, livrez-vous à cette douce influence, et croyez que Dieu vous a écouté en vous offrant un bonheur qui puisse refluer là-haut après avoir charmé votre voyage ici-bas... »

Marc erra jusqu'au soir dans la campagne, en proie à des émotions poignantes...

Quand il rentra, la lampe était allumée dans la chambre de la convalescente, et celle-ci, étendue dans son fauteuil, prêtait une oreille distraite aux paroles d'Audry, qui essayait vainement de l'intéresser à un objet quelconque.

Elle regarda Marc avec une sollicitude inquiète, et soupira en voyant l'altération effrayante de ses traits.

Audry s'en aperçut aussi.

« Etes-vous malade ? demanda-t-elle avec un

intérêt amical. Vous êtes pâle, et vous semblez horriblement fatigué.

— Oui, j'ai marché longtemps... »

Il s'assit, prit machinalement les pincettes, dérangea le feu, puis demanda précipitamment à sa mère comment elle se trouvait.

« Peut-être avez-vous faim, dit Audry au bout d'un instant de silence, je vais presser le souper... »

— Non, merci... Je vais l'attendre dans ma chambre, en écrivant une lettre pressée...

Comme la porte se refermait sur lui, madame Auvrard soupira.

« Marc est souffrant, dit-elle d'une voix altérée.

— Il semble fatigué, en effet, il vous a tant veillée, chère tante ! Puis, il est partagé entre ses affaires et ses visites à Penvan, et les voyages répétés sont toujours un peu pénibles.

— Ce n'est pas cela, dit madame Auvrard d'un accent étrange. Venez près de moi, mon enfant... »

Audry, étonnée, rapprocha sa chaise.

« J'ai tendrement, profondément aimé mon fils, reprit madame Auvrard avec une émotion qui faisait trembler ses mains maigres et blanches. Il a été la grande, l'unique passion de ma vie... En dehors de lui, je n'ai rien vu, rien compris, rien aimé... Tous les sacrifices m'étaient doux pour lui, pour lui seul... Nul autre que lui, au monde, ne m'était nécessaire. Il était mon bonheur... »

Elle s'arrêta épuisée par l'excès de son émotion. Audry posa doucement ses lèvres sur une de ses mains tremblantes.

« Mais je comprends aujourd'hui — plaise au ciel qu'il ne soit pas trop tard ! — je comprends aujourd'hui que je l'ai aimé pour moi... J'ai attaché sa vie pleine de sève à ma vie qui s'éteint, j'ai projeté l'ombre de mes chagrins sur son âme... Mais il est jeune encore, Audry, et sa vie, à lui, peut refluer... Je ne suis plus à son cœur, et si je me suis trompée dans mon amour pour lui, je veux, du moins, qu'il soit heureux... »

Ces larmes lentes à couler, qui remuaient si étrangement le cœur d'Audry, roulaient en ce moment sur les joues de madame Auvrard.

— Ne pleurez pas ainsi ! s'écria la jeune fille, anxieuse et émue sans savoir pourquoi, cela m'est trop cruel ! »

Sa tante secoua la tête, et, lui saisissant les deux mains :

« Répondez-moi ! dit-elle d'une voix saccadée. Vous consentirez à être la femme de mon fils, n'est-il pas vrai, Audry ? »

La jeune fille poussa un cri de surprise et devint toute pâle.

« Il est plus âgé que vous, reprit fièvreusement madame Auvrard ; mais une femme ne peut qu'être fière de lui, de son intelligence, de ses grandes qualités... Il aurait pu se faire un nom sur un autre théâtre, s'il n'eût voulu rester près de moi... »



Audry ne pouvait répondre. La surprise était trop vive.

« Ah! vous ne l'aimez pas! s'écria la pauvre femme, et cependant, lui vous aime plus que tout au monde, plus que moi!... »

Elle couvrit son visage de ses mains et pleura de nouveau.

« Ma tante, dit Audry, s'agenouillant près d'elle et parlant avec effort, peut-être vous trompez-vous... »

Sa tante secoua la tête.

« Je l'ai trop chéri pour me tromper », répliqua-t-elle avec amertume.

Audry ferma les yeux. Lentement, comme en rêve, elle remonta le cours du passé, éclairé soudain pour elle d'une lumière imprévue...

Qu'y vit-elle, sinon le progrès continu d'une sympathie sérieuse et profonde, depuis... oui, depuis la mort de la pauvre Jeanne!

Elle comprenait tout à coup la présence de Marc à Pau, et cet autre voyage étrange dont le but véritable était la tombe de madame de Bré-lyon...

Et les semaines qui venaient de s'écouler? N'avaient-elles pas noué un lien entre elle et lui? N'avait-il pas volontairement subi son influence, et puisé en elle du courage, de l'espoir?

Un pas bien connu retentit dans le corridor. Audry ne leva pas la tête; mais quand la porte s'ouvrit, elle sentit que Marc était là, et comprit que l'avenir de leurs deux vies allait se décider à ce moment même.

« Marc, dit madame Auvrard, raffermissant sa voix, me suis-je trompée en disant à Audry que ton rêve est de l'appeler ta femme? »

Le jeune fille entendit un cri qui la remua jusqu'au fond du cœur, et Marc prit doucement une des mains qui couvraient son visage.

« Un rêve insensé, peut-être, balbutia-t-il, mais si doux!... Audry, je vous offre le foyer après lequel vous aspiriez, le repos de votre vie, et la tendresse dont votre cœur a si longtemps manqué... Et je vous apprendrai, à force de dévouement, à m'aimer à votre tour, Audry, ma chère Audry!... »

Avec ces paroles, si nouvelles, si étranges, une paix soudaine, un sentiment de sécurité profonde et délicieuse succédaient dans le cœur d'Audry à l'agitation de la surprise. Il lui sembla qu'elle était transportée dans une atmosphère inconnue de joie calme et pure, de repos idéal, — dans cette atmosphère d'affection dont son cœur avait senti le besoin... Son doux visage en fut tout à coup éclairé...

« Audry, ne me jugez pas sur le passé! reprit Marc, cherchant à lire dans ses yeux limpides. Vous avez fait de moi un homme nouveau, et je livrerai mon cœur à votre douce influence... Oui, je suivrai après vous le sentier où votre vie s'en va, humble et remplie, vers Dieu... Et ne craignez pas que je sois désormais triste et sévère... Si

vous pouvez m'aimer, je connaîtrai les plus pures des joies humaines... Audry, vous serez heureuse près de moi!... »

Elle ne put répondre; mais comment se méprendre à son radieux sourire, à ses yeux brillants de larmes?

Il appuya ses lèvres sur la petite main qu'elle lui abandonnait avec une entière confiance, puis il se tourna vers sa mère.

Une énergie effrayante fixait une sorte de sourire sur les lèvres de madame Auvrard.

« Ma mère! s'écria-t-il avec effusion, que vous êtes bonne et que je vous aime! »

Elle appuya ses lèvres sur son front et sur celui d'Audry.

« Laissez-moi seule un instant, dit-elle, je suis si peu forte, même pour... la joie... »

Ils s'éloignèrent, après avoir encore couvert de baisers ses joues pâles, et elle se laissa aller, épuisée, au dossier de son fauteuil.

Une sueur glacée couvrait son visage, ses mains et ses genoux tremblaient violemment, et, respirant avec peine, elle dit tout haut d'une voix amère :

« Je l'ai plus aimé qu'il ne m'aime... Je l'ai donné à une autre... Ma vie est finie... »

— Non, elle recommence », dit la douce voix d'Octavie, qui venait d'entrer dans la chambre.

Elle prit les mains de madame Auvrard et les réchauffa doucement dans les siennes.

« Je viens de les voir, heureux et reconnaissants... Et vous apprendrez, pauvre femme, que si le sacrifice est amer, les fruits en sont doux... »

— Je n'ai plus de fils, dit-elle d'une voix sombre.

— Vous avez deux enfants que le bonheur ne détachera pas de vous...

— Ils s'aimeront tout d'abord, et moi, je reste seule! »

Mademoiselle Octavie eut pitié de cette douleur farouche, et, déposant un baiser de sœur sur le front de la pauvre mère :

« Nous autres femmes, dit-elle avec émotion, nous devons connaître toutes l'immolation et le délaisement... Il y a de la lie au fond de toutes les coupes, et les nids sont tous désertés, hélas! Mon amie, levons en haut nos cœurs et nos regards... Là, on aime sans douleur et sans fin... Moi aussi je suis seule... Mais depuis longtemps j'ai appelé Dieu dans ma solitude... Faites comme moi, et ne désespérez pas de l'avenir... Un jour, de joyeux enfants peupleront votre maison déserte, et reposeront sur votre cœur meurtri... »

Madame Auvrard secoua la tête, mais elle essuya les pleurs qui sillonnaient ses joues.

« Je serai forte, dit-elle avec un singulier mélange de fermeté et d'amertume. Octavie, vous avez vu couler mes dernières larmes... »



## XXVI

Madame Auvrard fait un voyage... Pour la première fois, depuis un an, elle se décide à faire une visite à son fils et à Audry. Jusque-là, elle les a reçus avec une tranquille affection, mais a décliné toutes les invitations qu'ils lui ont adressées.

Sa vie a peu changé; les passants la voient toujours assise à sa fenêtre, penchée sur son ouvrage, et elle est plus silencieuse que jamais, même lorsque ses enfants viennent la voir; seulement, elle reçoit de fréquentes visites de mademoiselle Octavie, elle va plus souvent au cimetière, où les restes de madame de Brélyon ont été ramenés près de ceux de son mari, et chaque matin, elle se rend à la messe de l'hospice, puis visite la salle que sœur Maria, la nièce chérie de mademoiselle de Kernoël, est venue depuis peu illuminer de son céleste sourire.

Aujourd'hui, Marc et Audry lui assurent qu'ils ont besoin d'elle, et, le cœur battant d'une émotion inconnue, elle descend du wagon et est pressée sur le cœur de son fils.

« Comment est Audry ? »

— Audry est bien, grâce à Dieu... Venez, ma mère, hâtons-nous... »

Il l'entraîne, la fait monter en voiture, et, après un trajet rapide, la serrant de nouveau dans ses bras :

« Nous voici chez nous », dit-il avec une émotion inexprimable.

La maison est petite, blanche, toute joyeuse au milieu de son parterre et sous le rideau de rosiers grimpants que l'été fera bientôt reflleurir. Il y a des plantes vertes dans l'angle de l'escalier, et d'épaisses portières sur le palier étroit... Le bonheur l'habite comme un hôte joyeux... Audry remercie Dieu chaque jour de lui avoir donné, avec ce *home*, une tendresse si douce, et son mari se demande ce qu'il a fait pour gagner si complètement ce cœur si pur, si généreux, si joyeux aussi.

Marc jette sur sa mère un regard singulier.

— Ma mère, murmure-t-il avec tendresse, pouvez-vous supporter une grande joie ? »

Madame Auvrard porte la main à son cœur.

« L'enfant est né?... dit-elle faiblement.

— Oui, mère chérie, depuis ce matin. Venez voir votre filleul... »

La porte s'ouvre... La jeune mère, radieuse, sourit sur ses grands oreillers, mais les yeux de madame Auvrard vont droit à un berceau voilé d'un nuage de mousseline... Là s'épanouit, au milieu des dentelles, une toute petite figure rougeaude...

« Ma mère, prenez-le dans vos bras, et aimez-le bien », dit la douce voix d'Audry.

Elle est heureuse que la première pensée, le

premier regard de sa tante aient été pour son enfant.

Madame Auvrard enlève le bébé endormi, et le serre contre elle... Qu'y a-t-il en ce petit être faible et inconscient, qui soulève ainsi la poitrine contre laquelle il repose, qui remplit ce cœur aigri d'une douceur ineffable, qui amène à ces yeux creusés des larmes de bonheur? Quel lien peut soudain unir ces deux existences, celle qui commence et celle qui s'achève, jusqu'à ramener le sourire aux lèvres flétries de la vieille femme, jusqu'à lui faire penser que la vie est belle et qu'elle peut encore être heureuse?... Ah! ce charme suprême de l'enfant, c'est sa faiblesse, cette faiblesse touchante qui fait un appel pathétique à tout ce qu'il y a de plus pur et de meilleur dans les profondeurs de nos âmes!...

Il avait manqué à madame Auvrard de tenir contre son cœur un de ces petits êtres... Mais quelque chose de nouveau fleurissait maintenant dans son âme, quand elle réunit dans un même embrassement l'enfant et la jeune mère, en murmurant qu'elle n'avait jamais vu un enfant aussi beau...

O chers êtres bénis dont les petites mains incertaines sèment la joie et l'amour!... Chers petits qui faites des miracles, qui mettez des sourires là où il y avait des larmes, qui fondez les cœurs endurcis, qui serrez les liens sacrés de la famille!...

.....

Marc et Audry sont de nouveau à Penvan, pour y passer joyeusement le congé de Pâques... Oui, joyeusement! Le rire retentit librement sous les plafonds noirs de la vieille maison, aujourd'hui transformée... Il y a maintenant sur les parquets des tapis bien chauds, sur lesquels le petit Paul se roulera comme un jeune chat; des fleurs remplissent tous les angles, pour réjouir ses yeux, un papier à frais bouquets a remplacé la laide et sombre tenture, et surtout... oh! surtout il règne de tous côtés ce délicieux désordre qui met la vie et la joie dans toute solitude: ici, un polichinelle au costume multicolore, là, le poussah branlant qui fait rire le bébé; puis c'est une grande chaise, achat un peu précoce, qu'on a hâte de voir occupée à table, et un tout petit fauteuil, autre achat précoce, mais qui réjouit les yeux de l'aïeule.

Madame Auvrard ne se souvient plus qu'elle a été grave et austère. Elle veut que son filleul soit heureux, et parle même de le gâter... Les conversations qu'elle préfère roulent sur les sourires de ce cher bébé, qui annoncent une nature heureuse, voire même sur ses caprices et ses colères, qui dénotent la volonté et l'énergie...

Et Marc, promenant son regard du cher petit endormi dans les bras de sa mère à la douce et joyeuse compagne de sa vie, Marc sent tout-à-coup ses yeux se mouiller de larmes...

« Audry, murmure-t-il, qui eût prévu ce dé-



nouement quand, seule au monde, vous arriviez ici, pauvre enfant condamnée à vivre chez les autres? Qui eût prédit alors que votre douceur fondrait nos âmes; et que vous nous apportiez le bonheur dans les plis de votre robe d'orpheline?... oui, le bonheur, même à cette pauvre mère!...

Audry serre la main loyale de son mari et répond avec un sourire ému :

« Je ne savais pas non plus que vous me donneriez un jour, avec un foyer, l'affection la plus douce qu'une femme puisse rêver... Mais si j'ai

fait quelque chose pour vous, il est quelqu'un de plus habile que moi...

— Et qui donc? » dit-il, attachant un regard plein de tendresse sur le cher visage qui éclaire son foyer.

Audry sourit encore, et une larme brillante tremble à ses cils pendant qu'elle lui montre d'un geste silencieux l'enfant dans les bras de la vieille femme...

FIN.

M. MARYAN.

## REVUE MUSICALE

Françoise de Rimini : les chants et ensembles (3<sup>e</sup> acte). — Concerts d'orgue de M. Guilman. — *L'atona*, scène lyrique.

Le temps nous a donné raison, et la renommée de l'œuvre récente de M. Ambroise Thomas s'affirme victorieusement à chaque représentation.

Les grincheux de la première heure voient s'en aller en fumée et leurs prédictions trop hâtées et leurs jugements sans consistance.

Ce n'est plus seulement devant le public parisien que *Françoise de Rimini* va déployer le brillant étendard de l'école musicale française. Déjà, à l'étranger, on songe à traduire le poème de la *Francesca*, et plusieurs grandes scènes de province ont commencé l'étude de la partition.

Nous avons jeté un coup d'œil sur les airs, couplets et duos qui sont nombreux dans ce colossal ouvrage. Pour compléter, autant que le permet l'exiguité de nos colonnes, ce que nous en avons dit dans nos deux précédents numéros, il faut nous arrêter, aujourd'hui, à la partie des trios, quatuors, ensembles, etc. ; ainsi qu'à celle des pages symphoniques purement instrumentales.

De l'avis des plus autorisés, — et c'est aussi celui que nous avons manifesté l'autre mois, — c'est dans le prologue, surtout que le maître a trouvé l'occasion de déployer toutes les ressources de sa puissante organisation.

Une courte introduction, d'un caractère lugubre, et un chœur invisible remplacent l'Ouverture et composent le premier tableau.

Le chœur des Damnés, où se trouve une pièce symphonique admirable, est d'un effet terrifiant. On ne peut rencontrer plus d'imagination réunie à ce que la science possède de plus savantes combinaisons. Ce chœur s'enchaîne au superbe duo des Ames, sur lequel nous n'avons pas à revenir et qui termine le Prologue.

Certes, si la gloire du grand musicien qui a écrit *Hamlet* n'avait rien à envier à celle de ses contemporains, c'est là une page qui l'élève plus encore au rang des maîtres célèbres de notre art musical. L'orchestration de ce chœur et du duo qui le termine, ainsi que la majesté des récits en font un véritable chef-d'œuvre.

Le morceau, si remarquable de facture, qui forme l'entr'acte du Prologue et de la pièce a un cachet d'élégance et de suavité bien fait pour chasser les visions terribles de l'Enfer.

Le ravissant duo du Livre et le trio *Italie ! Italie !* sont des pièces scéniques du plus haut intérêt.

La Scène populaire, le Chœur des Soldats, les Strophes d'Ascanio, sont d'une vigueur, d'une énergie qui communiquent l'enthousiasme patriotique aux plus ramollis, et se soutiennent pendant tout le final de ce premier acte si merveilleusement orchestré. C'est au milieu de ce finale que se détache, comme une perle enchassée dans le diamant, la noble *Mélopée* de Malatesta.

Un délicieux Andante sert de lever de rideau au deuxième acte qui débute sur un Cantabile dans le même style élevé. Ici se place l'émouvant trio où Francesca apprend que son fiancé a été frappé à mort en combattant. Ce morceau, d'un sentiment très dramatique, sera d'un effet sûr au salon comme au concert.

Le Chœur Nuptial, d'une rare fraîcheur d'idées, peut être recommandé aux maîtresses de pension, pour les distributions de prix : il n'est ni trop long, ni difficile, et en même temps il est gracieusement original.

Après l'air de Baryton et la belle prière d'Ascanio, il y a le Chœur des Pages, écrit de cette façon légère et piquante où l'auteur du *Caïd* et du *Songe d'une Nuit d'Été* a excellé tant de fois. Pendant que les voix babillent, l'orchestre abonde



en motifs ingénieux et pimpants, telles de fines ciselures d'argent sur un fond d'or.

Ce chœur est suivi par la touchante *Cavatine de Paolo*, dont le récitatif est si remarquable.

La grande scène avec récit, qui termine l'acte: *Ensemble et air final*, a lieu sur une des situations les plus dramatiques de l'ouvrage. C'est celle où Paolo, le fiancé de Francesca, échappé miraculeusement à la mort, couvert de blessures, revient vers sa bien-aimée et la revoit, au moment où, sortant de la chapelle, elle vient d'être, malgré elle, unie pour jamais au frère de Paolo, le seigneur Malatesta, vainqueur de Rimini. On devine de quels accents déchirants l'éminent auteur a rempli ces pages où l'amour brisé, où la douleur sans bornes éclatent dans toutes les voix des instruments et des chanteurs. Puis, quand elles se taisent, la nouvelle mariée, restée seule, mesure l'étendue de son irréparable malheur et se livre alternativement à une joie délirante :

Il vit! il vit! celui que j'ai pleuré!

et à un sombre, un immense désespoir. Cet *air final*, déjà cité par nous, est magnifique d'élan et de sentiment vrai.

On sait, par nos lignes du mois dernier, que le troisième acte réussit à répandre de joyeux éclairs sur ce pathétique drame. On sait encore de quelle inarissable verve M. A. Thomas sait accompagner les éclats d'une fête

L'*Introduction* de cet acte est d'une délicatesse de touche exquise. Le maître semble s'être ganté de blanc pour l'écrire.

Après le tendre *Arioso* de l'heureux époux Malatesta, et une scène palpitante entre lui et Francesca, un splendide *chœur de fête* retentit, puis s'achève par les gracieux couplets du page Ascanio en amenant l'entrée du *ballet-divertissement*.

Le même Ascanio murmure encore une douce *Barcarolle* à l'arrivée de Francesca qui descend de sa riche gondole. Dans un récit mesure, d'une large facture, il lui demande la grâce de deux pauvres captifs qui s'aiment et qu'elle a d'excellentes raisons de ne pas lui refuser. Puis le ballet commence par la valse, *danse et chant*, où les soprani ont un charmant solo auquel répond un autre solo du page. Après celui qu'exécute la *Captive*, le chœur reprend avec un entraînement qui emporte tous les bravos de la salle. Cette pièce est adorable de grâce et de brio. La profonde science du savant s'y cache sous les fleurs du sentiment et de l'allégresse. On reste ébloui devant la facilité avec laquelle ce maître ploie son orchestre aux élans de son inspiration et aux caprices de sa fantaisie. L'*Adagio*, le *Scherzo*, le *Capriccio*, le *Pas de six*, la *Habanera*, la *Saltarelle* et la *Sevillana* sont tous écrits avec cette même souplesse d'inspiration, cette richesse d'harmonie et cette

élégance de style qui distinguent l'auteur d'*Hamlet*.

Une grande scène des plus mouvementées commence le finale de ce troisième acte. Elle est suivie du solo le *Message*, puis de l'ensemble général. On ne saurait hésiter à déclarer que dans cette importante partie de la partition, l'auteur semble avoir condensé toutes les forces de son génie orchestral et de sa puissante organisation. Les artistes, en l'interprétant, sont gagnés par l'enthousiasme et le communiquent au public de France le plus difficile à émouvoir! En vérité, qui ne se sentirait électrisé en écoutant cette harmonie substantielle, ces sonorités intenses parcourant l'échelle des sentiments, depuis le terrible jusqu'au suave, depuis le grandiose jusqu'au simple, et cette inspiration, toujours maintenue sur les hauteurs de l'art le plus exquis. Le public sort de là tout frissonnant.

L'acte quatrième le transporte dans un monde de souvenirs, de regrets touchants et de poétiques alarmes, bientôt expliqués par la conclusion. Il est fort court et ne laisse pas languir le fatal dénouement. Des chants solos, des duos, des récits, l'occupent presque entièrement, et sont principalement consacrés aux personnages de Francesca et de Paolo, ce fiancé retrouvé... trop tard! Tous ces morceaux constituent de palpitantes scènes d'une grande valeur et d'un attachant intérêt : le *Chant du Livre*, une *Chanson* du page, et l'*Air du Paradis perdu*, déjà cités; puis, enfin, la scène enivrante et le *duo*, où Paolo, prêt à s'exiler pour obéir à Francesca, la retrouve luttant, éperdue, contre les entraînements d'un amour longtemps contenu. Hélas! l'aveu lui en échappe et au même instant, Malatesta apparaît sur le seuil conjugal, et se croyant outragé, il tire son épée et les frappe tous deux. La musique est, comme la situation, des plus émouvantes; mais un nuage de vapeur s'élève et dérobe la vue des victimes et du bourreau...

Suit l'*Epilogue*, où leurs deux âmes errantes dans un lieu d'expiation temporaire, ne doivent jamais être séparées dans l'éternité. Il leur est tenu compte de leurs douloureuses luttes, et bientôt, l'apothéose nous les montre pardonnées, s'élançant vers les régions célestes où elles ne se quitteront jamais. Cette scène imposante s'achève sur les paroles si poétiquement profondes de Virgile :

C'est aux Cieux que l'amour est l'ivresse inconnue!  
Sa couronne ne ceint que le front du Martyr!  
Pour régner sur la mort, il faut vaincre la vie!  
Il faut mourir d'aimer pour aimer sans mourir!

Toutes ces pages sont traitées avec une grandeur et une simplicité qui sont, presque toujours, le signe du génie et de la perfection, dans tous les arts.

L'*Ensemble final* a toute la majesté d'un chant



d'élus rendant grâce à Dieu et célébrant sa puissance. Ecrit presque entièrement à l'unisson, ce dernier chœur a une puissance de sonorité qui vous enlève et vous transporte dans ce paradis où les âmes de Francesca et Paolo viennent de prendre leur vol!

..

L'importance de l'œuvre nouvelle de M. A. Thomas nous laisse peu de lignes à consacrer aux derniers et si remarquables *Concerts d'orgue* de M. Guilmant. Et pourtant, quoiqu'à un point de vue tout autre, c'est là un événement musical, qui est aussi du plus haut intérêt, comme nous l'avons exprimé dans notre précédent article.

Le succès de ces deux derniers *Grands Concerts d'orgue* est une preuve éclatante que M. Guilmant atteint chaque année davantage le but qu'il s'est proposé et qu'il poursuit avec une persévérance digne de tous les éloges. Mais son arme de combat la plus sûre, sa véritable lame de Tolède c'est son immense talent. C'est avec elle que déjà il s'est ouvert le chemin de glorieux succès; c'est avec elle qu'il ira à la postérité, n'en doutez pas.

Ceux qui ont assisté à ses magnifiques *Concerts du Trocadero* sont restés sous le charme de ce jeu puissant et doux, de ce style grandiose et pur. M. Alexandre Guilmant est à cette heure le plus fort improvisateur qu'il y ait en France, ce qui ne nuit en rien — chose rare — à la perfection de son exécution. Tel était le langage que tenaient autour de nous, ses nombreux auditeurs en écoutant, à son troisième *Concert*, une très belle prière et un *Caprice* de sa composition, rendus par lui-même avec un fini et un charme rares.

On voit, du reste, qu'il se joue des plus grandes difficultés de mécanisme, et l'on sait si elles fourmillent dans les œuvres de Bach, de Hændel, etc., dont nous lui devons la révélation, ainsi que celle de tant d'autres chefs-d'œuvre ignorés. C'est à cette magnifique séance que le violon de Sivori

a émerveillé les milliers d'auditeurs du Trocadero, avec l'*Adagio et Rondo* de la *Clochette*, de Paganini.

Nous regrettons de ne pouvoir citer toutes les pièces de ces admirables programmes. Toutefois, nous ne saurions passer sous silence le succès, bien mérité, obtenu par M. E. Thierry de l'Opéra-Comique dans le bel air de *Judas Machabée* « Arme ton bras » de Hændel. Quelques minutes après on applaudissait avec enthousiasme la curieuse *Toccata en Fa*, avec solos de pédale, que M. Guilmant interprétait mieux que n'eût pu le faire l'auteur lui-même, J. S. Bach.

C'est au quatrième et dernier *Concert* que l'éminent organiste a fait entendre pour la première fois, la magnifique *Fantaisie en Sol*, de J. S. Bach. C'est une page superbe. Superbe aussi, la *Sonate* de M. Guilmant, acclamée et redemandée par un public électrisé. Ce morceau est un chef-d'œuvre d'un bout à l'autre.

Du reste, ce grand artiste avait su s'entourer de savants interprètes qui tous mériteraient une mention particulière. L'orchestre admirablement dirigé par un homme de talent, M. Garcin, n'a pas peu contribué aux succès de ces solennités musicales, uniques à Paris.

Nous voici fort en retard, pour parler comme il convient de *Latone*, scène lyrique de MM. de Boisdeffre et Paul Collin. Et cependant, il nous faut en remettre l'analyse à notre prochain numéro. Ajoutons, avant de clore ces lignes, que c'est une œuvre extrêmement distinguée, qui a obtenu un vif succès à sa première exécution, par l'orchestre Padeloup, au *Cercle de l'Union artistique*, où un public aussi élégant qu'érudit a fait une réelle ovation à l'auteur, qui tenait lui-même le bâton de chef-d'orchestre. Les beaux vers de M. Paul Collin n'ont certes pas été étrangers à ce résultat flatteur et mérité. Nous y reviendrons donc dans notre revue du mois prochain.

MARIE LASSAVEUR.

## CORRESPONDANCE

### JEANNE A FLORENCE

Voici les vacances, chère amie! Combien de cœurs battent à leur approche! les uns s'emplissent d'une joie sans mélange: ceux des pensionnaires et des collégiens qui ont semé laborieusement toute l'année, qui recueillent une abondante moisson de prix et qui vont joyeusement se reposer sur leurs lauriers scolaires.

Les autres entrevoient les semaines de flânerie

et de liberté, les jours d'indépendance et de jeux; mais ils n'arriveront à ce port envié qu'à travers une passe dangereuse... la distribution des prix leur laisse les mains vides... une petite sœur va pleurer; une tendre mère, avec des soupirs, refusera ses baisers; un père élèvera sa voix courroucée qui exhale des reproches et des menaces; un aïeul enfermera pour l'an prochain la récompense préparée avec trop de confiance... tristes tableaux!



Pour moi qui n'ambitionne de récompense que dans le plaisir de satisfaire nos chères abonnées, je ne demande pas d'autres prix et je ne sollicite point de vacances. Néanmoins, je prends un jour de congé; ma mère m'entraîne de force; vite un fiacre! le voici. Hâtez-vous, cocher; fouettez vos chevaux ou nous manquons le train.

Le cocher se hâte avec lenteur et fouette les chevaux d'autrui; mais nous ne manquons pas le train; nous arrivons en avance, au contraire, car nous nous sommes trompées d'heure. C'était bien la peine de tant se presser!

Les salles d'attente sont encombrées. Quel tintamarre et quel tohu-bohu! les Anglais sifflent; les Allemands « hachent de la paille »; les Italiens gazouillent; les Espagnols prodiguent leurs gutturales aspirations et les Français du nord et du midi, de l'est et de l'ouest, confondent leurs accents divers en une étourdissante symphonie.

Babel n'était qu'un lieu de silence et de recueillement comparée à cette gare. Partira-t-on bientôt?

Oui, l'on va partir; on part.

Poussées, portées, enlevées par la foule, nous avons « suivi le monde » et nous voici installées au hasard dans un compartiment complet. Il ne nous en arrive jamais d'autres!

Ma voisine de droite sort d'une parfumerie, sans doute, et porte sur elle ses échantillons; un nuage de poudre de riz flotte autour d'elle; ses cheveux, ses gants, son mouchoir, son éventail, son ombrelle, toute sa personne, enfin, dégage les parfums à la mode avec une écoeurante profusion. Vous êtes orfèvre, madame Josse, c'est évident. Et moi qui ne peux supporter d'autre senteur que celle de l'eau de Cologne! Qu'on me ramène aux carrières!

Ma voisine de gauche trouve absurde « que tout le monde monnte ainsi dans le même compartiment! » Quel piquant accent provençal! mais quelle énergique odeur d'ail!

Le monsieur d'en face est un fumeur endurci; cela ne se sent que trop!

Et le soleil darde sur nous d'impitoyables traits de feu!

Charmant voyage.

Le sens de l'odorat se trouvant offusqué, dédommageons-nous par celui de la vue.

Déception!

Les environs de Paris, ses environs immédiats, intimes, sont affreux, invraisemblables! c'est la plus laide coulisse de théâtre; c'est le plus vilain envers de médaille!

Qui n'a détourné les yeux de ces noirâtres usines; de ces terrains vagues encombrés de pierres et d'immondices; de cet indescriptible chaos où chaque détail choque et repousse?... Passons.

L'air semble moins épais; la campagne commence, celle du moins que nomment ainsi les boutiquiers de faubourgs.

Voici leurs châteaux de cartes et leurs jardins

postiches infiniment plus petits que nature, avec leurs bassins microscopiques emplis d'eau de savon, leurs mignons arbres de porcelaine et leurs allées pour rire où l'on ne peut marcher qu'à la file indienne! Passons encore.

A mesure que nous avançons, cependant, les guérites deviennent kiosques; les kiosques maisonnettes; les maisonnettes ressemblent à des maisons et l'on peut tenir deux de front dans les allées des « parcs »! N'importe! ce n'est point la campagne encore. Passons toujours.

Et nous passons. Nous passons même si rapidement, que nous arrivons au Pecq en un clin d'œil.

Le Pecq!

C'était, l'année dernière, un lieu tout comme un autre; il présentait une physionomie banale, un aspect inoffensif, et même aujourd'hui les gens qui n'ont pas lu les journaux n'y remarqueraient nulles particularités. Cette bourgade, diraient quelques-uns, n'a rien qui attire et charme.

Rien qui attire? rien qui charme? quelle erreur! Elle passionne, elle fascine, au contraire.

La dame au parfum d'ail se penche à la portière et veut qu'on lui « montre l'endroit »; un monsieur aux yeux larmoyants les essuie pour mieux voir et c'est à qui va reprendre en sous-œuvre la procédure Feneyron.

Comprends-tu, Florence, cette manie malsaine, si générale aujourd'hui, de patauger dans les bourbiers puants et de fouiller les cloaques impurs?...

Que les faiseurs de mauvais coups, les tarés, les maudits se plaisent à ces contemplations, à ces analyses; cela semble presque naturel: ils ne sortent pas de leur élément.

Mais que des gens honnêtes, des gens cultivés, des gens distingués, eux-mêmes, se penchent sur ces infamies, les remuent, les regardent et les respirent, voilà ce que je ne puis admettre! Et pourtant, cela est.

Le réalisme dans l'art n'a-t-il point commencé cette déchéance morale, cette curiosité pour le laid, cette pente vers le mauvais?...

Quand les yeux s'habituent à ce que le bon goût réproche, bientôt l'esprit s'y fait de même; le jugement se fausse; le sens moral s'oblitére, s'atrophie; et la limite séparant la vérité du mensonge s'efface de jour en jour...

Cela est vrai, ma Florence, à tous les degrés de l'échelle sociale; ne le penses-tu pas?

Certainement telle ou telle femme du monde, élevée chrétiennement, ne perdra jamais une horreur légitime pour les crimes brutaux, les crimes vulgaires qui répandent du sang et font du bruit.

Mais que des curiosités malsaines s'éveillent chez cette femme dans le milieu même où elle se meut; qu'elle ouvre ses oreilles à certaines dissonances et ses yeux à certains tableaux, bientôt de même son esprit et son cœur prendront part au spectacle... ils en seront choqués d'abord, et



protesteront honnêtement; puis, le premier étonnement passé, l'indignation s'émoussera... les yeux s'habitueront à voir, les oreilles à entendre avec indifférence, jusqu'au jour où le mal ayant modifié son aspect repoussant, cette femme à son tour peut-être...

Ah! Florence, quelle pensée!

Si la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse, il faut pour la compléter la crainte de soi-même, et cette parole de l'Écriture : « Qui cherche le péril périra » se trouve incessamment justifiée.

Aussi ne puis-je comprendre certaines témérités. Madame A..., par exemple, me confond :

« J'ai des principes sérieux, dit-elle, une imagination calme et un cœur froid; donc, je suis à l'abri des entraînements et des surprises. Je peux tout voir, tout entendre et tout lire. »

En êtes-vous donc si sûre, madame? Des imaginations plus calmes que la vôtre, des cœurs plus froids ont changé de nature, à leur jour... Et quand vous seriez assurée contre toute défaillance, n'est-ce donc pas un grand dommage que de déflorer ce cœur, cette imagination, par le spectacle du mal? que de vous pervertir le goût et de gaspiller le temps?...

J'en suis là de mes réflexions quand le train s'arrête à Saint-Germain-en-Laye. Nous montons l'escalier de la terrasse; nous voici dehors et l'éparpillement se fait.

Ma mère et moi, nous prenons la direction du château dans l'ombre duquel se cache modestement la maison où nous sommes attendues.

Ce colosse de pierre me fait songer... Charles V en posa les assises en 1370; François I<sup>er</sup>, Henri IV, Louis XIII et Louis XIV l'agrandirent en l'embellissant. Il fut même le berceau de ce dernier roi dont la vertueuse épouse Marie-Thérèse...

Marie! combien de femmes ont porté, porteront ce nom céleste! Innombrable est leur légion et l'oubli du monde les enveloppe... La poussière des siècles a respecté certains visages, cependant, et les laisse en lumière à des titres différents :

Marie d'Orléans, la pieuse fille de Louis-Philippe, c'est le sourire des anges et le nimbe du grand art.

Marie-Caroline, reine de Naples, après avoir gouverné son mari, fut elle-même esclave de l'Angleterre.

Marie-Antoinette, la blanche fleur du trône, s'épanouit à tous les soleils de la vie pour se flétrir et succomber dans l'horreur des ténèbres et les nuits de sang!

Marie Leczinska, la douce exilée, la fille du roi sans royaume, s'assit à la fleur de son âge sur le premier trône du monde. Elle eut une couronne au front... mais le cœur d'un époux ne lui aurait-il pas semblé plus précieux?...

Marie-Thérèse d'Autriche, si touchante avec son fils dans les bras, si grande entourée des

nobles hongrois criant : « Mourons pour notre roi Marie-Thérèse! » passa sa vie à batailler; elle vola de victoire en victoire et reconquit ses droits; mais que des droits sont lourds quand il faut les racheter ainsi! Le partage de la Pologne dans lequel sa main trépa, jette d'ailleurs une ombre mélancolique sur cette gloire militaire...

Marie II d'Angleterre, plus épouse que fille, déserta la cause de son père pour celle de son mari et pour adorer le Dieu de celui-ci, renia le Dieu de celui-là.

Marie-Thérèse d'Autriche, fille de Philippe IV, fut-elle éblouie par le rayonnement du roi-soleil? hélas! les infidélités de l'époux déchirèrent son cœur plus que ses gloires ne le firent battre d'orgueil!

Marie Alacoque ne connut ni les enivrements des grandeurs suprêmes, ni les royales destinées; mais il lui fut donné les extases divines et son trône est au ciel...

Marie d'Agréda, la visionnaire espagnole, vraisemblablement dupe d'elle-même, écrivit une vie de la Sainte-Vierge censurée par Rome et mise à l'index.

Marie de Médicis dont le berceau fut un trône, épouse du roi Henri IV, mère du roi Louis XIII, fut en guerre incessante avec l'un et l'autre et mourut exilée.

Marie Stuart!... ses ennemis l'ont avilie jusqu'à la honte; ses amis en ont fait l'apothéose.

Marie de Lorraine, sœur des Guise qui la dominèrent, connut deux fois les douleurs du veuvage et se trouva forcément mêlée aux querelles religieuses et politiques du temps. Ne pressentit-elle pas la destinée tragique de sa fille Marie-Stuart?...

Marie Tudor, élevée dans une sombre retraite, une sorte d'exil, en sortit pour allumer des bûchers et trancher la tête de Jeanne Grey. Le farouche Philippe II son époux la délaissa. Elle mourut sans postérité.

Marie d'Angleterre, reine de France, devint après la mort de son époux Louis XII, simple grande dame par un second mariage avec le duc de Suffolk.

Marie de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire, entre les prétentions de Louis XI et les révoltes de ses sujets, appela à son aide l'archiduc Maximilien qu'elle épousa, allumant ainsi d'interminables querelles entre la France et l'Autriche.

Marie de Molina, fille, femme et mère de rois, deux fois nommée régente, exerça ou abdiqua l'autorité avec une égale sagesse et laissa une mémoire entourée de vénération.

Marie de Brabant, l'innocente épouse de Philippe le Bel, s'assit sur le trône pour y être calomniée par l'infâme Labrosse.

Marie de France fut reine et princesse de par la poésie uniquement, Florence. N'est-ce pas un droit suffisant à la célébrité?...



Remontant ainsi le cours des siècles, glanant par tous pays, combien de Mariés ne rencontrons-nous pas, dignes de mémoire, dans toutes les conditions, à tous les degrés de l'échelle sociale, jusqu'à ce que nous arrivions à Marie-Madeleine la sainte pécheresse, à Marie, sœur de Marthe qui avait « choisi la meilleure part », à Marie, Mère de Jésus, notre Mère à tous par le testament divin?...

Bientôt les fleurs s'entr'ouvriront pour célébrer sa fête, les parfums de l'encens s'élèveront vers Elle, avec les prières et les actions de grâces...

Et pendant que les cierges éclaireront ses autels, toutes les Mariés de ce monde, et Dieu sait leur nombre, recevront aussi des fleurs et des vœux...

Je n'en forme qu'un pour elles :  
Qu'elles ressemblent à leur céleste Mère!

Elle est reine; mais son royaume n'est pas de ce monde et sa gloire est en Dieu.

Elle est mère et son cœur maternel est percé de mille glaives; mais Elle reste debout au pied de la Croix « Stabat Mater! » et c'est là qu'Elle apprend aux autres mères comment on achète le Salut des siens.

Elle est vierge et son cœur ne s'attarde pas aux affections humaines, pas plus que son corps ne s'établira dans le repos de la tombe. *Sursum corda!... Assumpta est!...* Nous aussi, élevons nos cœurs; nous aussi regardons en haut!...

Mais nous voici à la porte de madame V., la sonnette retentit; le chien aboie; le perroquet crie; les enfants accourent en se bousculant; la femme de chambre nous introduit et madame V. fait écho à son oiseau vert en nous demandant : « Avez-vous déjeuné? »

Nous n'avons pas déjeuné. Vite à table. Fais de même, Florence, et

Bon appétit, mon ange.

Ta JEANNE.

## MOSAÏQUE

Mon fils, ne sois pas prompt à parler et languissant à faire. L'abondance se trouve là où l'on travaille avec énergie, et l'indigence là où l'on parle beaucoup. *Ecclésiastique.*

Il est des têtes qui n'ont point de fenêtres et que le jour ne peut frapper d'en haut. Rien n'y vient du côté du ciel.

Joubert.

## RÉBUS



Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY

Explication de la Charade de Juillet : Achat, dans lequel on trouve A et Chat.

Explication du Rébus de Juillet : Tout est bien qui finit bien.